

Des noms à la carte

Figures antiques de l'Ibérie et de la Gaule

MONOGRAFÍAS DE GAHIA

2

Comité editorial

Directores:

José María Candau Morón y Francisco Javier Gómez Espelosín

Secretario:

Antonio Luis Chávez Reino

Consejo de Redacción:

Jaime Alvar Ezquerro, José María Candau Morón, Virgilio Costa,
Gonzalo Cruz Andreotti, Antonio Luis Chávez Reino, Francisco
Javier Gómez Espelosín, Francisco J. González Ponce,
Arthur François Haushalter, Pierre Moret, Roberto Nicolai

Comité asesor:

Pascal Arnaud, Cinzia Bearzot, Stefano Belfiore,
Serena Bianchetti, Veronica Bucciantini, María Pilar Ciprés Torres,
Patrick Counillon, Jehan Desanges, Adolfo Domínguez Monedero,
Daniela Dueck, Luis Agustín García Moreno,
Marco Virgilio García Quintela, Hans Joachim Gehrke,
Klaus Geus, Pietro Janni, Eugenio Lanzillotta, Didier Marcotte,
Eckart Olshausen, Gabriella Ottone, Francesco Prontera,
Irene Pajón Leyra, Richard Talbert, Giusto Traina

PIERRE MORET

Des noms à la carte

Figures antiques de l'Ibérie et de la Gaule



Alcalá de Henares 2017

Monografías de Gahia
Número: 2



CONSEJO ASESOR DEL SERVICIO
DE PUBLICACIONES UNIVERSIDAD
DE ALCALÁ

Javier Gómez Espelosín
(Director del Servicio de Publicaciones)

Julia Barella Vigal
Carmen Bartolomé Esteban
Javier Callealta Barroso
Pilar Chías Navarro
Fernando Díaz Vales
Alberto Gomis Blanco
León Atilano González Sotos
Manuel Leonetti Jungl
Avelino Martín Alonso
Antonio Manuel Moral Roncal
Pedro de la Villa Polo

COMITÉ EDITORIAL
UNIVERSIDAD DE SEVILLA

José Beltrán Fortes
(Director de la Editorial Universidad de Sevilla)

Araceli López Serena
(Subdirectora)
Concepción Barrero Rodríguez
Rafael Fernández Chacón
María Gracia García Martín
Ana Ilundáin Larrañeta
Emilio José Luque Azcona
María del Pópulo Pablo-Romero Gil-Delgado
Manuel Padilla Cruz
Marta Palenque Sánchez
José-Leonardo Ruiz Sánchez
Antonio Tejedor Cabrera

Reservados todos los derechos. Ni la totalidad ni parte de este libro puede reproducirse o transmitirse por ningún procedimiento electrónico o mecánico, incluyendo fotocopia, grabación magnética o cualquier almacenamiento de información y sistemas de recuperación, sin permiso escrito de la Editorial Universidad de Sevilla y la Universidad de Alcalá.

Esta edición ha contado con la colaboración financiera del Proyecto de Investigación «Historiografía y geografía antigua: representación del espacio y transmisión de saberes» (HAR2016-76098-C2-1-P) y del Laboratorio TRACES (UMR 5608, CNRS - Université de Toulouse), integrándose dentro de sus objetivos y difusión.



© SERVICIO DE PUBLICACIONES DE LA UNIVERSIDAD DE ALCALÁ

Pza. San Diego, s/n - 28801 Alcalá de Henares (Madrid)
Tfno.: +34 91 885 40 66 / 41 06

© EDITORIAL UNIVERSIDAD DE SEVILLA 2017

C/ Porvenir, 27 - 41013 Sevilla
Tlfs.: 954 487 447; 954 487 452; Fax: 954 487 443
Correo electrónico: eus4@us.es
Web: <http://www.editorial.us.es>

© PIERRE MORET 2017

Impreso en papel ecológico
Impreso en España - Printed in Spain
ISBN Servicio de Publicaciones de la Universidad de Alcalá: 978-84-16978-56-4
ISBN Editorial Universidad de Sevilla: 978-84-472-1967-4
Depósito Legal: M-34668-2017
Diseño de cubierta: Pierre Moret
Maquetación: Paloma Murciano Herrera
Imprime:

AVANT-PROPOS

Quelques lignes sur un papyrus, d'infimes fragments de cartes, des textes irrémédiablement altérés de copie en copie : c'est sur ces rares épaves que des générations de savants ont tenté de bâtir une histoire de la géographie antique. Le défi est comparable à celui que poserait aux archéologues un site antique détruit à 95 % ; à cette différence près que la fouille archéologique ne se répète pas, tandis que les historiens peuvent reprendre à l'infini la lecture d'une phrase, masquant l'inévitable fragilité de leurs constructions sous la masse sans cesse augmentée des gloses et des exégèses.

Le papyrus d'Artémidore, publié en 2008, a montré qu'il suffisait de deux colonnes d'un texte jusqu'alors inconnu pour faire table rase d'une grande partie de ce que l'on croyait savoir sur le plus important géographe du II^e siècle avant notre ère. C'est de cette leçon salutaire qu'est née l'idée de ce livre. Tout en assumant le caractère nécessairement conjectural d'une narration construite sur des données fragmentaires, j'y revendique la cohérence d'une grille d'analyse appliquée à l'ensemble des représentations géographiques connues, de l'époque hellénistique jusqu'à la fin de l'Antiquité, sur une portion limitée de l'Europe occidentale.

Il ne s'agit cependant pas d'un essai conçu et écrit d'une seule traite : ce livre rassemble une partie des travaux que j'ai consacrés au cours des vingt dernières années à la géographie et à la cartographie antiques de l'Ibérie et de la Gaule. Les plus anciens, sur Polybe, sur les noms grecs de l'Ibérie et sur les îles errantes, avaient déjà été réunis et mis à jour dans un mémoire d'habilitation inédit, soutenu à l'université de Toulouse Le Mirail en 2008. Des études plus récentes sur Artémidore, Strabon et Pline, ainsi que sur divers peuples de l'Ibérie et de la Gaule, ont été transformées en chapitres au prix de modifications variables ; plusieurs chapitres, enfin, sont des contributions nouvelles, notamment ceux qui concernent Ératosthène, Pomponius Méla, Orose et les géographes arabes. La rédaction initiale de ces divers éléments s'étend donc sur près de vingt ans : malgré les soins que j'ai portés à l'harmonisation de l'ensemble, je demande l'indulgence du lecteur pour les disparates qui n'échapperont pas à sa sagacité.

Je dois à l'amitié et au soutien de Gonzalo Cruz Andreotti d'être allé au bout de ce projet de livre, auquel Francisco Javier Gómez Espelosín, Francisco Javier

González Ponce et José María Candau ont bien voulu accorder leur confiance en l'accueillant dans la collection des monographies de GAHIA. La qualité de la mise en forme doit beaucoup à Paloma Murciano Herrera.

J'ai enfin plaisir à reconnaître la dette que j'ai contractée envers tous ceux, historiens ou philologues, qui m'ont aidé dans cette entreprise à des titres divers, parfois sans le savoir, même quand je n'ai pas suivi tous leurs sages conseils (notamment sur les risques que comporte la représentation figurée d'un schéma cartographique), et même lorsque nos opinions sont restées divergentes. Ma gratitude va d'abord à Gonzalo Cruz Andreotti et à Patrick Le Roux, que j'ai eu le privilège d'accompagner dans le pilotage de deux colloques sur « L'invention d'une géographie de la péninsule Ibérique », puis à Pascal Arnaud, Didier Marcotte, Francesco Prontera, Manuel Albaladejo, Manuel Álvarez Martí-Aguilar, Francisco Beltrán Lloris, François Cadiou, Luciano Canfora, Encarnación Castro Páez, Pilar Ciprés, Claude Domergue, Adolfo Domínguez Monedero, Jean-Marc Fabre, Eduardo Ferrer Albelda, Eric Foulon, Elvira Gangutia Elícegui, Francisco José García Fernández, María Paz García-Bellido, Patrick Gautier-Dalché, Arthur Haushalter, Javier de Hoz, Bärbel Kramer, Francisco Marco Simón, Jean-Marie Pailler, Irene Pajón Leyra, Pascal Payen, Pierre Rouillard, Robert Sablayrolles, Joan Sanmartí et Giusto Traina. Et par-dessus tout à Marlene, Gisèle, Pauline et Antoine, géographes des choses et des mots.

À la mémoire de Philippe Bruneau, Claude Nicolet et Philippe Moret.

INDICES

INDEX PERSONARUM

- Achille Tatiüs : 102
Agrippa : 256 (n. 19), 291, 293, 295,
297-321, 334 (n. 3), 339, 354-359
Andobalès, v. *Indibilis*
Antonin (Itinéraire d') : 72, 75 (n. 25),
83, 121 (n. 65), 310 (n. 35), 312
(n. 39), 318, 319
Apollodore : 98 (n. 151), 99
Apollonius de Rhodes : 60, 67, 87, 233
Appien : 55 (n. 78), 112, 115, 118,
125-127, 138, 140, 149, 225, 241
(n. 154)
Arganthonios : 28, 47, 50-51, 197
Argonautes : 51, 53-54, 60, 64, 67,
89-90
Aristarque d'Athènes : 28, 29
Aristarque de Samothrace : 87 (n. 89)
Aristophane : 13, 29
Artémidore : 14, 17 (n. 23), 50 (n. 44),
127 (n. 91), 131-132, 138, 205-
250, 255, 256 (n. 17), 269, 270,
293, 295, 313 (n. 40), 321, 328,
330, 335, 354-358
Asclépiade de Myrléa : 67-68, 196
Athénée de Naucratis : 194-196
Attènes : 112
Auguste : 75, 165-166, 219, 221-222, 278
(n. 76), 291, 297-298, 324, 328, 339
Aulu-Gelle : 57 (n. 83), 116 (n. 43)
Aviénus : 36, 39 (n. 19), 57, 59, 61
(n. 112), 62, 108, 139
Callimaque : 88, 89
Cassius Dio : v. Dion Cassius
Caton : 112-124, 132, 138, 140, 159
César : 154-156, 165, 219 (n. 52), 222,
278 (n. 76), 289, 291, 293, 357
Charax de Pergame : 58
Charon de Carthage : 66 (n. 137)
Charon de Lampsaque : 62-63, 66-68
Columelle : 135, 138
Cratinos : 29
Denys le Périégète : 58, 87 (n. 89), 273
(n. 67), 333
Dicéarque : 184, 244
Diodore de Sicile : 137, 138, 180 (n. 42),
181 (n. 44)
Dion Cassius : 59, 62, 161 (n. 224)
Edeco : 146-148, 193
Ennius : 191
Éphore : 30, 43, 58, 99 (n. 159), 185
Ératosthène : 16, 29, 34 (n. 10), 35, 101
(n. 173), 169-181, 184, 185, 189,
199, 244, 252, 262, 269, 271, 294,
296, 331, 353, 355, 356
Étienne de Byzance : 37-38, 43 (n. 30),
44, 49, 126, 131, 221 (n. 59), 228,
235
Euripide : 64 (n. 126)
Eusèbe de Césarée : 55
Euthymène : 27
Flavius Josèphe : 55
Géryon : 24, 56, 65, 98

- Hannibal : 112, 159, 161, 186 (n. 7), 190 (n. 17), 192, 197, 198, 200 (n. 61), 201
- Hécatéé : **36-39**, 40, 43-46, 64, 108, 139, 148 (n. 159), 199
- Héraclès : 23, 24, 27, 40, 51 (n. 49), 53-54, 60, **65-67**, 93, **98-105**
- Hérodore d'Héraclée : **39-41**, 67
- Hérodote : 28, 30, 40, 43, 53, 64-68, 90, 139, 180 (n. 41), 192 (n. 27), 197, 215
- Hésiode : 24, 57, 87-88, 98
- Hespérides : 24, 53-54, 57, 98-99, 103
- Hilaire d'Arles : 93, 94
- Hipparque : 172, 184, 252-253, 260-261, 296, 314 (n. 45)
- Homère : 24, 44, 58, 87, 91, 195-196
- Honorat de Lérins : 73, 93-98
- Idrīsī (al-) : 71, **343-352**, 358-359
- Indibilis*, *Andobalès* : 113 (n. 20), 118 (n. 51), 193, 194
- Justin : 56, 154, 156, 158, 161 (n. 224), 241 (n. 154)
- Khwārizmī (al-) : **341-343**, 350, 358-359
- Léandre d'Abydos : 55
- Lérinè* : 73, 98
- Lêrôn* : 73, 98
- Lucien de Samosate : 45
- Marin de Tyr : 27 (n. 16), 135, 271 (n. 62), 313 (n. 43), 333
- Mégasthène : 55
- Melqart : 25, 100-104
- Nonnos de Panopolis : 100, 101
- Orose : 240, **334-340**, 345, 350, 352, 358, 359
- Peutinger (Table de) : 14 (n. 9), 210, 212-213, 215, 289, 301
- Phérécyde : 54 (n. 65), 65, 98 (n. 151)
- Philistos : 38
- Phobos : 60-61, 63
- Phorbas : 97
- Pindare : 25, 26, 86, 88, 99 (n. 157)
- Plaute : 85-86, 119, 124, 140 (n. 122, 191)
- Pline l'Ancien : 16, 43, 44, 72-73, 76, 78 (n. 36), 81-82, 103, 110, 115, 125 (n. 82), 131, 133-137, 140, 142, 143, 145-147, 152, 154-155, 159, 163-164, 172, 179, 198, 222, 223-224, 226 (n. 87), 227-228, 235, 237-239, 244, 245-248, 283 (n. 89), **297-321**, 323, 330-331, 338, 354-359
- Plutarque : 61 (n. 110), 63, 66 (n. 136), 124, 223 (n. 74)
- Polybe : 32, 34, 112, 118 (n. 51), 119, 125, 127, 131-132, 137, 138, 140, 147-148, 157, 169, 175, **184-203**, 217, 218, 223, 229-230, 231, 238, 249, 262 (n. 33), 269, 295, 310, 331, 354, 355
- Pompée : 54, 56, 219 (n. 52), 222
- Pomponius Méla : 61 (n. 112), 62, 134, 154, 159, 224 (n. 79), 227, 233, 240, 283, **324-331**, 335, 340, 357, 358-360
- Posidonius : 74, 102 (n. 177), 109, 131-132, 138, 140, 154, 157-158, 165, 173, 175 (n. 25), 205, 223, 269, 282, 285, 293, 295-296, 323, 331, 340, 354, 357
- Pseudo-Scylax : 30 (n. 29), 31, 35, 40, 78, 240
- Pseudo-Scymnos : 31, 34 (n. 10), 35, 40, 55, 59, 60 (n. 101), 62, 178-181, 240
- Ptolémée : 17, 18, 20, 50, 73, 107, 110, 115, 118, 134-135, 138-139, 142-144, 146, 148, 152, 154, 164-166,

- 198, 215, 227, 240, 257 (n. 19), 271
(n. 62), 324, 333-334, 338, 340-
343, 350-352, 355, 357
- Pyrène : 60
- Pythéas : 27, 169, 172-174, 185, 203,
262, 269, 295, 331, 354
- Salluste : 16, 223 (n. 74)
- Sidoine Apollinaire : 74, 75
- Silius Italicus : 60, 62
- Stéphane de Byzance : v. Étienne
- Stésichore : 24, 58
- Strabon : 16, 17 (n. 23), 26, 44, 54, 58,
71, 109, 124, 125, 127-132, 135-
140, 142, 143, 145, 147, 154-155,
157, 162-166, 169, 172-176, 178,
184-185, 205, 219, 222, 223, 229,
233, 235, 238, 240, 247, **252-296**,
304, 308 (n. 30), 310, 326, 330,
335, 340, 354-356
- Théophraste : 54 (n. 71)
- Théopompe : 30, 31, 44, 62, 199
- Thucydide : 28, 30-31
- Timagène : 155, 156
- Timée : 54, 90
- Tite-Live : 99, 112-124, 137-138, 140,
143, 147-151, 157, 158, 160-161,
193, 201, 220-221, 233
- Trogue Pompée : 56, 63, 154, 159, 241
(n. 154)
- Ulysse : 28, 187
- Varron : 62 (n. 117), 75 (n. 25), 81
(n. 59), 132, 133 (n. 105), 138, 238,
239, 250, 295, 302, 303, 306-308,
311, 317, 318, 331, 340, 354, 356,
358
- Vicarelo (gobeliers de) : 224 (n. 81), 239,
318, 319
- Viriathe : 126, 195

INDEX LOCORUM ET GENTIUM¹

- Abdêra* : 47, 50
- Æminius fl.* : 306, 307
- Airenosioi* : 197, 200, 201 (n. 64), 202
- Alônai, Alônis* : 47, 50
- Alpes* : 245, 263, 269 (n. 54), 276, 278-
279, 283, 284, 286, 309-311, 319,
330
- Alubê* : 47, 50, 57-58
- Anas* : v. Guadiana
- Andosinoi* : 197, 200, 202
- Antipolis (Antibes)* : 51, 73, 80
- Aphrodite (cap / port de)* : v. Vénus
- Aquitaine* : 163, 164, 263, 272, 278
(n. 76), 283, 293, 335-336
- Arar* : v. Saône
- Arecomici* : 155, 160, 162-165
- Arganthônion (mont)* : 51
- Armorique* : 171, 178, 309, 330-331,
336, 342, 350, 352, 357
- Artabres (cap des)* : 231, 233, 237
(n. 137), 238, 242, 246, 247, 272-
273, 276, 306, 308, 320, 321, 335,
340, 355
- Arvernes* : 283, 286, 293

¹ Sauf Ibérie, Hispanie, Celtique et Gaule.

- Asta* : 120, 232, 238
Asteria : 88, 89, 103
Astures : 306, 308, 331, 336
Atax : v. Aude
 Atlantique (océan) : 133, 174, 180, 189,
 227, 232, 234, 245, 263-264, 266,
 269, 273, 276-277, 283, 286, 310,
 326-328, 335, 343-344
Aude (Atax) : 75, 277, 282, 284, 286,
 291, 293
Ausa (Vic) : 149, 151, 152
Ausetani : 108, 142, 149, **150-154**, 161
Baecula : 113 (n. 20), 117, 187 (n. 11)
Baetis : v. Bétis
 Baléares : 85 (n. 76), 92, 99, 246, 312
Bargusii : 117, 160-161, 197, 200, 201
 (n. 64)
Bastetani, Bastetania : 121, 122, 128-130,
 135, 136, 142, 143, 145, 199
Basti : 149, 221, 318
Bastuli : 131, 132, 136, 142
Bébryces, Bebrukes : 40, 46, 47, 59-67,
 181
 Belgique (Gaule) : 144, 278 (n. 76), 291
 (n. 107), 293, 336
Berybraces : 59-62
 Bétique, *Baetica* : 116, 119-120, 124, 127-
 128, 130, **132-137**, 140, 221-222,
 230, 237, 303-305, 307, 318, 324
 Bétis (*Baetis, Baitis*, Guadalquivir) :
 111, 115, 122, 123, 125-128, 130-
 131, 133, 136, 185, **223-225**, 236
 (n. 135), 238, 242, 243, 272-273,
 307, 350
Béturie (Baeturia) : 117, 121, 125
 (n. 82), 133, 135, 136
 Bithynie : 28 (n. 17), 46, 50-52, 60-61,
 67
 Bosphore : 53, 90
 Bretagne (*Brittania, Prettanikè*) : 263,
 268 (n. 49), 269, 280, 284, 286,
 309, 335
 Byzance (parallèle de) : 171, 172, 176,
 252, 258, 260-262
Caesaraugusta (Zaragoza) : 110, 151,
 152, 272, 318 (n. 50)
Calpe : 47, 48, 50, 58, 128, 178, 226,
 227, 232, 238, 239, 243, 272, 306
 Cantabres : 327, 328, 336, 340
 Cantabriques (monts) : 327, 330, 336,
 338, 340, 350, 358-359
 Cap Sacré (Cabo de São Vicente) : 17
 (n. 23), 99 (n. 159), 134-135, 171-
 175, 185, 205, 226, 227 (n. 93),
 231-234, 236 (n. 136), 237, 242,
 244, 246-248, 271-273, 276, 295,
 306-308, 327, 331, 340, 343, 344
 (n. 38), 354-357
Carpetani, Karpèsiói : 118 (n. 54), 120,
 121, 126, 128, 136, 142, 194,
 200-202
Carteia (San Roque, Cádiz) : 126 (n. 87),
 130, 303, 305, 306, 314, 316, 318-
 319, 327
 Carthage : 172, 173, 314
 Carthaginois : 25, 112, 113, 115, 116,
 125, 161, 181, 197-200
Carthago Nova (Cartagena) : 34, 83, 120,
 143, 147, 185, 186, 200, **219-221**,
 227, 232, 238, 239, 272, 305, 317,
 318, 337, 339, 345
Castulo (Linares, Jaén) : 121-122, 125,
 206, **219-223**, 224, 228, 238, 243,
 272, 305, 307-308, 318, 356
Castulonensis (saltus) : 122, 123, 224
Cebenna : v. Cemmène
 Celtibères, Celtibérie : 30, 113-116, 119-
 121, 123-124, 126, 136, 140, 150,

- 183, 185, 187, 190, 191 (n. 20),
223, 228, 229, 285, 314, 316
- Celtici* : 125, 129, 131, 133, 134, 137
- Cemmène (Cemmenus, Cebenna)* : 162,
164, 263, 264, 266, 268, 276, 277,
281-282, 284, 289
- Cenabum* : 283
- Cerretani* : 136, 142
- Cessetani, Cossetani* : 108, 136, 142, 147,
149
- Chalybes* : 58
- Citérieure (Hispanie)* : 113-114, 118
(n. 52), 120-121, 124, 126, 141,
191, 218-219, **220-225**, 228, 229,
305, 307, 318, 336-338, 339
- Colchide* : 53, 57
- Colonnes (détroit des)* : 25, 39, 53, 90,
171, 227, 272
- Colonnes d'Héraclès* : 23, 24, 26, 35, 38,
43, 53-54, 58, 65-66, 130, 172, 173,
178, 184, 189, 192, 226, 227, 231,
232, 244, 261-262, 272
- Contestani, Contestania* : **141-144**, 145,
147
- Corbilo* : 283, 293
- Corse* : 79, 290, 312, 345
- Cossetani* : v. *Cessetani*
- Cynètes, Kunètes* : 39
- Deitania* : 142, **145-146**, 147
- Délos* : 86-87, 88, 89, 103
- Dianium (Denia, Alicante)* : 50, 71, 305
- Dittanoi* : 142, 145-146
- Doubs (Dubis)* : 156 (n. 203), 279-280,
293
- Duero, Douro (Durius)* : 126, 131
(n. 101), 133, 134, 238, 242, 306,
308, 327
- Èbre (Ibèr, Hiberus)* : 113, 116, 122,
147-148, 150-153, 161, 185, 187,
192, 212, 219, 238, 239 (n. 146),
243, 272, 305
- Edetani, Edetania* : 115, 142, 143, 145,
146-150, 152, 193 (n. 32)
- Éduens* : 279, 280, 293
- Eidètes* : 37
- Elbe* : 73 (n. 15), 76, 79, 90
- Elbestioi* : 38, 39
- Elbusinioi* : 39
- Emporion (Empúries, Girona)* : 27, 35,
40, 52, 59, 60, 92, 175, 181, 185,
227, 232, 305
- Erroris (île)* : 83
- Érythie, Erutheia* : 23, 24, 27, 53, 65, 99,
180 (n. 40)
- Extérieure (mer)* : v. Atlantique
- Gades, Gadeira (Cádiz)* : 25, 27, 34, 40,
65, 102-104, 117, 128, 135, 172,
174, 176, 178, 186, 205, 221, 224,
225-228, 230, 234, 236-238, 242,
245-247, 272, 303, 305-308, 313,
314, 318-319, 335, 340, 354, 359
- Galatique (golfe) = golfe de Gascogne* :
176, 232 (n. 118), 234, 338, 350,
352, 359-360
- Galatique (golfe) = golfe du Lion* : 184,
261, 263, 264, 268, 272, 276, 282
- Galice (Gallaecia)* : 249, 306, 307, 308,
335, 344
- Garonne (Garumna)* : 266, 270, 276-
278, **282-283**, 286, 293, 328
- Germanie* : 155, 219, 269, 309
- Gibraltar (détroit de)* : v. *Colonnes*
(détroit des)
- Guadalquivir* : v. *Bétis*
- Guadiana (Anas)* : 120, 125 (n. 82), 128,
130-131, 133, 185, 222, 223, 229,
242, 273, 305-308, 318, 327, 350
- Gymnésies* : v. *Baléares*

- Hellespont : 60, 61, 68
Hemeroskopeion : 47, 50
 Hercynienne (forêt) : 154-156, 160
Hesperia : 24
Hiberus : v. Èbre
Hieron akrôtêrion : v. Cap Sacré
Huops : 64
Ibêr fl. : v. Èbre
 Ibérie du Caucase : 53-56, 64
 Ibiza (*Ebusus*) : 44, 61
Idoubeda : 119, 129, 275
Ilaraugatai : 37, 108
Ilercaones : 108, 142, 143 (n. 131), 147
Ilergètes : 108, 110, 113 (n. 20), 118
 (n. 51), 142, 149, 161, 192, 193-
 194, 197, 200, 201 (n. 64), 202
Illiberis, Iliberri : 164, 245, 248, 284
Ilipa : 112, 113 (n. 20), 114, 117, 121
Ilourgêtai : 197, 200, 201 (n. 64), 202
Indigetes : 142, 145
 Ionie : 43, 45, 46, 52
Ipsa : 206, 233, 235 (n. 130), 238
 Italie : 16, 24, 53, 56, 99, 172 (n. 12),
 184, 245, 247, 295, 303, **310-312**,
 314, 315, 319, 320, 344, 354
 Júcar : v. *Sucro*
Kalathê : 35, 37, 43, 47, 50, 64
Kalathousa : 43, 47
Kallipolis : 47, 49
Kalpê : v. *Calpe*
Karkhêdon Nea : v. *Carthago Nova*
Karpêsioi : v. *Carpetani*
Karpêssos : 126
Kelkianoï : 39
Kilibê : 206, 233, 235 (n. 130)
Kissa : 34
Kromuoussa : 37, 47, 50
Kupsela : 47, 50
Lacetani, Laccetani : 113, 142, 161
Laetani : 108, 136, 142, 145
 Lampsaque : 46, 50-52, 56, 60-64, 66-68
 Lérins (îles) : 72-75, 79, 80, 90, 93-99, 103
Lêthês : v. *Obliuio*
Leukada, Leukatas, Leucate : 47, 60-62,
 66, 77
Leukôsia (île) : 85
 Libye : 17, 29, 38, 45, 55, 57, 65, 184,
 198, 227, 254, 261, 272
 Libyphéniciens : 40, 178, 180-181
 Ligyes, Ligures, Ligystique : 30, 38, 40,
 60, 172, 174, 178-179, 181, 189,
 263, 295
Limaia fl. : 233, 307
Liria, Leiria : 146-147, 149
Lixus : 103-104
 Loire (*Liger*) : 266, 270, 276-278, 280,
283, 286, 288, 293, 336
Lugdunum (Lyon) : 268, 277, 278, 279,
 281, 284, 291 (n. 107), 309, 310,
 319
 Lusitanie, Lusitaniens : 121-122, 125
 (n. 82), 126, 134, 139, 191 (n. 20),
 216, 219, 225, **228-231**, 232, 234,
 242, 272-273, 285, 306-308, 314,
 316, 317, 324, 327-328, 330
 Lyonnaise (Gaule) : 144, 278 (n. 76),
 291 (n. 107), 293, 336
Magnum (cap) : 306, 308, 327
Mainakê : 35, 40, 179
Mainoba : 233, 238
Malaca (Málaga) : 239, 318
 Marseille : 46, 52, 63, 77, 80, 159, 172-
 173, 180, 185, 260-262, 269, 277,
 281-282, 314, 317, 319
 Maryandines : 60, 67
Mastiênoi, Mastianoï : 35, 38, 39, 198-
 199, 202
Mediolanum (Saintes) : 291 (n. 107), 310

- Megas Limèn, Portus Magnus* (La Corogne ?) : 233, 237 (n. 137), 238
 Messine (détroit de) : 25, 53, 90, 172, 173, 184, 261, 272
Minius fl. : 306, 307
Misgètes : 37, 108
Murgi : 305, 318
 Narbonnaise (province) : 110, 154, 159, **162-166**, 219, 235, 268 (n. 51), 270 (n. 60), 276, 281-282, 284, 291, 293, 309, 314, 317, 319, 324, 330, 335-336, 338, 358
 Narbonne : 59 (n. 97), 60, 79, 162, 184, 260-262, 272, 277, 282, 284, 356 (n. 2)
Nemossus : 283, 286
 Nil : 16, 46, 213-215, 253
 Numance : 116, 272
Obliuio, Oblevion fl. : 206, 233, 238, 307
Oiarso : 305, 307, 318
Oinoussai : 43
Okeanos fl. : 24, 25 (n. 6), 52, 53-54, 57, 65
Olbia : 47, 49
Olcades : 117, 198, 200, 202
Olisiponense (cap) : 308, 320
Onoba (Huelva) : 99 (n. 159), 233, 238
Ophioussa : 44, 47, 49, 56-57
Oretani, Orêtes : 118 (n. 54), 120, 121, 128, 136, 142, 149 (n. 161), 198, 199, 221, 224, 337
Orospeda : 119, 129, 275
Osicerda : 151-153
 Parion : 50, 56
 Phase : 53-54
 Phéaciens : 28, 194-197
 Phocéé : 61, 63, 64, 68
 Phocéens : 27, 28, 34, 41-42, 51, 60-61, 62 (n. 118), 80, 92, 197, 201, 232
 Pianosa (île) : 75-76, 78, 79
Pituooussa, Pitueia : 44, 46, 47, 49, 61, 66 (n. 136)
Planèsia, Planasia : 51, 70-105
Planktes (roches) : 25, 53-54, 87, 89-91
 Pont Euxin : 16, 28 (n. 17), 43, 53-55, 64-66, 233, 254
Portus Magnus : v. *Megas Limèn*
Portus Victoriae : 305
 Propontide : 46-52, 56, 68
 Pyrénées : 27, 29, 30, 59-60, 108, 162-163, 164, 171, 172, 175, 178, 180 (n. 42), 184-185, 188, 190, 191, 192-193, 197, 216-217, 220, 225, 227, 232-234, 237, 242, 245, 261 (n. 32), 262-264, 268-273, 276-277, 281-284, 295, 305-310, 319, 326-328, 330, 336-338, 340, 345, 347, 350, 354, 356, 358-359
 Rhin (*Rhenus*) : 263-264, 266-268, 270, 276-278, 280, **284**, 286, 291, 293, 309, 310, 328, 330
Rhodè (Roses, Gérone) : 59
 Rhône (*Rhodanus*) : 27, 30, 39 (n. 20), 157-164, 181, 185, 192, 213, 230, 268, 276-281, 283, 291, 294, 310, 330
 Rhodes (parallèle de) : 171, 173, 175, 244, 252, 258, 261-262, 272
Saetabis (Xàtiva) : 121 (n. 64), 122, 221, 224, 238
 Sagonte : 112, 114-115, 118-119, 124, 149-150, 160, 185, 192-193, 221
 Saint-Honorat (île) : 72-74, 78, 93-99
 Sainte-Marguerite (île) : 72-73
Salacia, Salakeinoi : 233, 238
 Santa Pola (Alicante) : 50, 70, 80, 93
 São Vicente (cabo de) : v. Cap Sacré
 Saône (*Arar*) : 266, 278, 279-280, 283-284, 286, 293

- Sardaigne (île) : 16, 49, 99, 201, 245, 303, 311, 312-313, 320, 345
- Sardaigne (mer de) : 179, 180
- Sedetani, Sedetania : 142, 147, 148
- Seguntia : 113, 115-116, 123
- Seine (*Sequana*) : 266, 270, 276-278, 280, **283-284**, 286, 291, 293, 328
- Selbyssini : 39
- Sequani : 279-280, 293
- Sicanes : 30
- Sicile : 24, 28, 30, 58, 201, 245, 247, 254 (n. 10), 295, 311, 312, 317, 343, 345
- Sicile (déroit de) : v. Messine
- Sikanos fl. : 30-31
- Sixos : 35, 38
- Stœchades (îles) : 73, 90
- Sucro : 122, 143, 147, 238, 239 (n. 146), 243, 308
- Symplégades : 53-54
- Tabarca (Alicante) : 70-71, 77-80
- Tage (*Tagus*) : 185, 187, 238, 242, 271, 273, 306, 308
- Tarn (*Tarnis*) : 283 (n. 89)
- Tarraco (Tarragona) : 146, 153, 232, 235 (n. 131), 238, 272, 305, 318 (n. 50)
- Tarraconaise (Hispanie) : 219, 221, 222, 224, 314, 316, 324, 328
- Tarshish : 140, 198
- Tartessos, Tartessiens, Tartesside : 23, 27-30, 35, 38, 39, 40, 51, 57, 58, 65, 108, 135, 137-141, 172, 178-180, 198-199, 228
- Tectosages* : 63 (n. 121), **154-166**, 293
- Thersitai* : 140, 198-199, 201
- Tingentera* : 324
- Tingis* (Tanger) : 305
- Toletum* (Tolède) : 121, 122, 344, 349
- Tolosa* (Toulouse) : 154-159, 282, 283
- Torbolètes* : 112, 115, 118, 149
- Tourboula* : 115, 118
- Turda*, *Turta* : 114, 119, 122, 124, 132
- Turdetani*, *Turdetania* : 68, **111-141**, 149, 272, 285
- Turduli* : 113, 125, 130-134, 136, 139
- Tyr : 100-102, 104
- Tyrrhénienne (mer) : 79, 80, 87, 185, 233, 245, 354
- Ultérieure (Hispanie) : 113, 120-123, 126, 191, 216-217, 218-219, 220-222, 224, **225-229**, 231, 305, 337, 339, 358
- Vaccae* : 116, 121, 126, 190, 194, 337
- Vénus (cap / port de), Port-Vendres : 232, 238, 305, 319 (n. 57), 326, 338, 344, 347
- Vettones* : 121, 136
- Volcae* : 63 (n. 121), 154-166
- Volcae Tectosages* : v. *Tectosages*
- Volciani* : 160-161

TABLE DES TABLEAUX ET DES FIGURES

TABLEAUX

Tableau 1. Noms géographiques attribués à l'Ibérie, d'Hécatee au Pseudo-Scymnos...	35
Tableau 2. Correspondances toponymiques et choronymiques entre l'Ibérie et le Pont-Bithynie.....	47
Tableau 3. Correspondances entre les éléments mythiques attestés à Tyr, Lérins, Gadès et Lixus.....	104
Tableau 4. Utilisation des noms <i>Tartessos</i> , <i>Turdetani</i> et <i>Turduli</i> chez les auteurs grecs et latins, entre la seconde guerre punique et l'époque flavienne.....	138
Tableau 5. Schéma d'évolution parallèle des noms <i>Tartessos</i> et <i>Turdetania</i>	139
Tableau 6. Répartition des ethnonymes hispaniques dans les livres III, X, XI, XXXIV et XXXV des <i>Histoires</i> de Polybe.....	202
Tableau 7. Mesures de distance comparées entre Artémidore, Polybe, Strabon et Varron.....	238

FIGURES

Fig. 1. Répartition des noms en <i>-oussa</i> en Méditerranée occidentale, en rapport avec les routes commerciales grecques d'époque archaïque.....	42
Fig. 2. Répartition des noms en <i>-oussa</i> en Méditerranée.....	43
Fig. 3. Localisation des correspondances toponymiques et choronymiques en Ibérie et dans le nord-ouest de l'Asie Mineure (les échelles sont différentes)....	48
Fig. 4. Répartition des îles <i>Planasia</i> et <i>Planèsia</i> en Méditerranée occidentale.....	70
Fig. 5. Localisation approximative sur une carte moderne des principaux noms de peuples cités par Tite-Live.....	117
Fig. 6. Les opérations militaires au sud de l'Èbre dans les années 197-190, d'après Tite-Live.....	121
Fig. 7. La Turdétanie dans l'Ibérie de Strabon.....	129
Fig. 8. La Bétique et les <i>Turduli</i> dans l'Hispanie de Pline l'Ancien.....	133
Fig. 9. La Turdétanie dans l'Ibérie de Ptolémée.....	134

Fig. 10. La succession des peuples sur le littoral méditerranéen de l'Ibérie, selon Strabon (a), Pline l'Ancien (b) et Ptolémée (c).....	142
Fig. 11. Les Volques Tectosages dans la Narbonnaise de Strabon.....	163
Fig. 12. Les Volques Tectosages dans la Narbonnaise de Ptolémée.....	165
Fig. 13. Reconstitutions antérieures de la partie nord-ouest de la carte d'Ératosthène	170
Fig. 14. Proposition de schéma de la structure de l'Europe occidentale d'après les fragments conservés d'Ératosthène.....	177
Fig. 15. Les ethnonymes occidentaux du Pseudo-Scymnos placés sur le schéma cartographique de la figure 14.....	179
Fig. 16. Proposition de schéma de la structure de l'Europe occidentale d'après les textes conservés de Polybe.....	187
Fig. 17. Essai de localisation des noms de peuples hispaniques mentionnés par Polybe.....	200
Fig. 18. La carte du papyrus d'Artémidore d'après GALLAZZI <i>et al.</i> 2008	208
Fig. 19. Détail de plusieurs vignettes de la carte du papyrus d'Artémidore.....	209
Fig. 20. Le delta du Nil dans la Table de Peutinger	213
Fig. 21. Le delta du Nil dans la mosaïque de Madaba	214
Fig. 22. Transposition graphique des mesures de distance et des indications topographiques du papyrus d'Artémidore	243
Fig. 23. L'Europe d'Artémidore d'après MILLER 1898.....	245
Fig. 24. L'Ibérie d'Artémidore selon ALBALADEJO 2016	246
Fig. 25. Schéma restitué de la Méditerranée occidentale telle que pouvait se la représenter Artémidore, à partir des données du papyrus combinées avec celles du fragment 1 Stiehle.....	248
Fig. 26. Tracé de l'œcoumène sur un globe terrestre de dix pieds de diamètres, selon les indications de Strabon.....	256
Fig. 27. Reconstitutions de la partie nord-ouest de la carte <i>in mente Strabonis</i>	259
Fig. 28. Représentations de la Gaule d'après Strabon	265
Fig. 29. Deux restitutions possibles des données cartographiques de Strabon concernant la Gaule.....	267
Fig. 30. Restitution graphique des informations spatiales concernant l'Ibérie et la Gaule dans les livres II à IV de Strabon.....	274
Fig. 31. Proposition de restitution détaillée du schéma chorographique de l'Ibérie et de la Gaule, telles que les décrit Strabon.....	275
Fig. 32. Le bassin supérieur du Rhône, les voies de communication fluviales vers la Loire et la Seine et les peuples gaulois situés par rapport à ces fleuves, d'après Strabon	280

Fig. 33. Fleuves et rivières supposés navigables à l'époque gauloise, d'après des données modernes antérieures à l'artificialisation du réseau de communications fluviales	287
Fig. 34. Localisation sur un fond cartographique actuel des cours d'eau de la Gaule et des localités mentionnés par Strabon	288
Fig. 35. Les localités mentionnées par Strabon, placées dans le cadre spatial qu'il décrit lui-même (en haut) et sur un fond cartographique actuel (en bas).....	290
Fig. 36. La Gaule de Strabon : axes commerciaux et zones de conflit entre bassins fluviaux.....	292
Fig. 37. La carte d'Agrippa d'après MOYNIHAN 1985 et SALLMANN 1971.....	299
Fig. 38. Partie occidentale de la carte d'Agrippa d'après BERTHELOT 1933.....	300
Fig. 39. Restitution graphique des mesures de distances et des informations chorographiques fournies par Pline l'Ancien dans les livres III et IV de l' <i>Histoire naturelle</i> pour l'Hispanie, la Gaule et l'Italie.....	315
Fig. 40. Correspondance entre le schéma de la figure 39 et la répartition de 57 villes et régions de l'Occident dans des climats ou <i>circuli</i> (<i>Nat. Hist.</i> , VI 211-220).....	316
Fig. 41. Reconstitutions antérieures de l'ouest de l'Europe d'après les descriptions de Pomponius Méla	325
Fig. 42. Deux restitutions graphiques possibles des descriptions chorographiques de Pomponius Méla.....	329
Fig. 43. Restitution graphique des informations spatiales concernant l'Hispanie et la Gaule dans le chapitre géographique des <i>Historiae adversus paganos</i> d'Orose	337
Fig. 44. L'Europe occidentale dans la carte de Cotton (British Library).....	339
Fig. 45. L'Europe occidentale d'après les coordonnées géographiques du <i>Livre de la représentation de la terre</i> d'al-Khwārizmī.....	342
Fig. 46. L'Hispanie et la Gaule selon al-Idrīsī.....	346
Fig. 47. La structure de l'Europe occidentale d'après les cartes sectorielles d'al-Idrīsī (a), sa mappemonde miniature (b) et le schéma déduit de sa description au début du commentaire du Climat IV (c).....	349
Fig. 48. Comparaison des cartes de Ptolémée, al-Khwārizmī et al-Idrīsī pour la Gaule et l'Hispanie	351
Fig. 49. Comparaison des schémas cartographiques d'Ératosthène, Polybe, Artémidore, Strabon, Pline et Ptolémée, pour l'Hispanie et la Gaule.....	355
Fig. 50. Comparaison et liens possibles entre schémas cartographiques de l'Hispanie et de la Gaule, du Haut Empire au Moyen Âge.....	359

CRÉDITS DES ILLUSTRATIONS

Fig. 20. Österreichische Nationalbibliothek, <http://data.onb.ac.at/rec/AC13945113>.

Fig. 21. Détail retouché de la mosaïque de Madaba, <http://www.bible.ca/archeology/bible-archeology-exodus-madaba-map.htm>.

Fig. 24. M. ALBALADEJO, « Acerca del contorno costero de la Iberia de Artemidoro », dans F. J. González Ponce, F. J. Gómez Espelosín et A. L. Chávez Reino (éd.), *La letra y la carta: descripción verbal y representación gráfica en los diseños terrestres grecolatinos. Homenaje a Pietro Janni*, Sevilla – Alcalá, 2016, fig. 2.

Fig. 37. R. MOYNIHAN, « Geographical Mythology and Roman Imperial Ideology », dans R. Winkes (éd.), *The Age of Augustus. Conference held at Brown University Providence, Rhode Island, 1982*, Louvain-la-Neuve – Providence, 1985, fig. 6 ; K. G. SALLMANN, *Die Geographie des älteren Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro: Versuch einer Quellenanalyse*, Berlin – New York, 1971, fig. 3.

Fig. 44. British Library, <http://www.bl.uk/onlinegallery/onlineex/unvbrit/a/largeimage82938.html>.

Fig. 46a. Bibliothèque nationale de France, <http://expositions.bnf.fr/cartes/grand/113.htm>.

Fig. 46b. Bibliothèque nationale de France, http://expositions.bnf.fr/marine/grand/por_111.htm.

Fig. 46c. H. BRESCH et A. NEF, *Idrisî. La première géographie de l'Occident*, Paris, 1999, p. 54-55.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos.....	7
Introduction.....	9

PREMIÈRE PARTIE DENOMINATIONS MOUVANTES

Chapitre 1 : Nommer l'Extrême Occident : étapes et acteurs.....	23
Le temps du mythe.....	23
L'émergence contrariée d'une géographie de l'Extrême Occident.....	27
Chapitre 2 : Les noms grecs de l'Ibérie.....	33
Hécatee.....	36
Hérodore.....	39
Le problème des noms en <i>-oussa</i>	41
Transferts et dédoublements toponymiques.....	46
Des jalons sur les routes phocéennes.....	49
Symétries géographiques et correspondances mythiques.....	52
Chapitre 3 : <i>Planèsiai</i>, îles erratiques de l'Occident grec.....	69
Inventaire.....	70
En Ibérie : Tabarca.....	70
En Ligurie : Lérins.....	72
En Étrurie : Pianosa.....	75
Cas douteux.....	76
Quelques points communs.....	77
Des îles peu fréquentées, aux abords dangereux.....	77
Des îles situées sur des routes maritimes majeures.....	79
Des îles connues des Phocéens.....	80

Étymologie.....	81
<i>Insula Erroris</i>	83
Errance des hommes, errance des îles ?	84
Îles mouvantes.....	86
Îles et planètes.....	88
Encore des roches mouvantes : les Planktes.....	89
Dialectes et colonies.....	91
Héraclès à Lérins ?.....	93
Saint Honorat et les serpents.....	93
Héraclès d'île en île.....	99
Melqart et l'enracinement des îles.....	100
Conclusion.....	104
Chapitre 4 : L'invention des peuples	107
L'imbroglio turdétan.....	111
Les Turdétanies des historiens.....	111
Les Turdétanies des géographes.....	127
Quel nom se donnaient à eux-mêmes les habitants de la Bétique ?.....	135
Conclusions.....	137
Peuples et <i>regiones</i> du littoral ibérique.....	141
Contestanie.....	141
Détanie.....	145
Édétanie.....	146
Les Ausétans de l'Èbre.....	150
Le problème des Volques Tectosages.....	154
Les autres Tectosages : parents ou homonymes ?.....	155
Volques et Tectosages dans le sud de la Gaule.....	159

DEUXIÈME PARTIE

LES FIGURES DE L'EXTRÊME OCCIDENT

Chapitre 1 : Eratosthène	169
Chapitre 2 : Polybe	183
L'Europe occidentale de Polybe : une carte impossible.....	183
<i>Ibères</i> et <i>Ibèria</i> chez Polybe.....	188
Une <i>Ibèria</i> méditerranéenne.....	189
<i>Ibèria</i> , traduction d' <i>Hispania</i>	190

<i>Ibères</i> , nom collectif des peuples de l' <i>Ibèria</i> méditerranéenne.....	192
Polybe et le roi buveur de bière.....	194
Une troisième Ibérie ? <i>Ibères</i> dans l'inscription bilingue du cap Lacinium.....	197
Ce que nous disent les suffixes.....	200
Conclusions.....	202
Chapitre 3 : Artémidore	205
Les singularités d'une carte muette.....	207
La description géographique de l'Ibérie.....	216
L'espace des provinces hispaniques.....	216
La forme de l'Ibérie et l'itinéraire côtier.....	231
Auteur et fonction.....	240
Vers une restitution graphique des indications du papyrus.....	242
Conclusion.....	249
Chapitre 4 : Strabon	251
Strabon et la cartographie alexandrine.....	252
Un programme cartographique virtuel.....	254
Dessiner l'Ibérie et la Gaule de Strabon, ou comment mettre une carte sur des mots.....	258
Le triangle de la Méditerranée occidentale.....	260
Le trapèze gaulois.....	262
De l'itinéraire à la carte : les coefficients de conversion.....	269
La figure de l'Ibérie.....	271
La figure de la Gaule.....	276
Les fleuves, éléments structurants de la Gaule de Strabon.....	277
D'où la Gaule est-elle vue ?.....	285
Conclusion.....	294
Chapitre 5 : D'Agrippa à Pline	297
« Une série de boîtes » ?.....	298
Méthode.....	302
Inventaire des mesures.....	305
En Hispanie.....	305
Cas litigieux en Hispanie.....	306
En Gaule.....	309
Cas litigieux en Gaule.....	309
En Italie.....	310

Cas litigieux en Italie.....	311
Les îles.....	312
« Climats » et chorographie.....	313
Résultats.....	317
La place des itinéraires routiers.....	317
Un tableau cohérent.....	320
Chapitre 6 : Pomponius Méla.....	323
Chapitre 7 : Echos tardifs : d’Orose à al-Idrīsī.....	333
Le chapitre géographique d’Orose.....	334
Les héritiers arabes de Ptolémée et d’Orose.....	340
Al-Khwārizmī.....	341
Al-Idrīsī.....	343
Chapitre 8 : Conclusions.....	353
Ouvrages cités.....	361

INDICES

Index personarum.....	389
Index locorum et gentium.....	391
Table des tableaux et des figures.....	397

INTRODUCTION

Lo importante no es dónde están los sitios, sino quién dibuja los mapas.

EL ROTO, *Camarón que se duerme*, Barcelone, 2012, p. 13

L'Ibérie et la Celtique sont des inventions des Grecs. Transmises en héritage au conquérant romain et alimentées par une tradition littéraire ininterrompue, leurs figures façonnées par les poètes, les mythographes, les historiens et les géographes survivront jusqu'au début du Moyen Âge, comme en filigrane, irréductibles au pays réel. Tel est le fil conducteur des chapitres qui forment ce volume. Je me suis efforcé d'y mettre en lumière, par des exemples et quelques vues plus générales, les acteurs, les étapes et les ressorts idéologiques ou épistémologiques de cette histoire qui se déploie sur plus d'un millénaire.

L'invention de l'extrême Occident, c'est d'abord, au sens premier du terme, la lente et difficile découverte d'espaces aperçus par des navigateurs, jalonnés de relais commerciaux clairsemés, traversés par les armées d'Hannibal et des Scipions, conquis enfin par Rome. Mais en même temps que les Phocéens exploraient les rivages de l'Extrême Occident, d'autres Grecs, loin de cette réalité coloniale et commerciale, nourris d'Homère, des épisodes occidentaux de la geste d'Héraclès et de légendes diverses qui faisaient la part belle aux extrémités du monde, façonnaient un autre pays, objet littéraire chargé d'ingrédients mythiques.

Jusqu'à la conquête romaine, et même jusqu'à la fin de l'Antiquité, toute l'histoire de la perception de l'Ibérie et de la Gaule est dans cette ambivalence : d'un côté, une connaissance réelle confinée dans les milieux des navigateurs et des marchands, auxquels s'ajouteront plus tard les officiers et les administrateurs, qui peine à atteindre les cercles lettrés d'Athènes, d'Alexandrie ou de Rome ; de l'autre, une construction littéraire que les progrès de la géographie ne parviendront jamais à rejeter complètement dans l'ombre. Aux yeux de Strabon, l'Odyssée reste une référence géographique dont l'autorité vaut bien celle

d'un Éphore ou d'un Artémidore, et dépasse de beaucoup celle de Pythéas, à condition qu'on sache la lire¹.

Le parcours que je propose est loin d'être exhaustif. Il s'appuie sur les recherches que j'ai menées depuis une vingtaine d'années, en ordre dispersé, sur plusieurs auteurs et plusieurs dossiers liés aux premières étapes de la géographie et de la cartographie de l'Europe occidentale, sur des terrains qui ont d'abord été ibériques, avant de s'étendre à la Gaule. Il s'agit d'un parcours diachronique, rythmé par les principaux auteurs qui, chacun à sa façon, ont façonné, modifié, altéré, réinventé les figures de l'Ibérie et de la Gaule. Dans une liste où manquent des noms importants, parce que leur description de ces régions n'est pas conservée ou ne l'est que trop fragmentairement, j'ai retenu Hécatée, Hérodote, Ératosthène, Polybe, Artémidore, Posidonius, Strabon, Agrippa, Plin, Pomponius Méla, Ptolémée, Orose, et même al-Idrīsī en tant qu'on peut le considérer comme l'ultime héritier d'une tradition cartographique sinueuse et multiforme, mais ininterrompue depuis Ératosthène.

Diachronique ne veut pas dire linéaire. Loin de moi l'idée que la représentation de l'Europe occidentale aurait une histoire tendue dans un progrès continu, depuis ses commencements plongés dans le mythe et la pensée préscientifique, jusqu'à des figurations cartographiques en deux dimensions, toujours plus détaillées et toujours plus exactes. Ce que j'essaierai de montrer, bien au contraire, c'est que cette histoire est plurielle. Des traditions et des savoirs distincts ont évolué pendant des décennies sans être confrontées ; des controverses théoriques ont conduit à la condamnation du témoignage des voyageurs les mieux informés, et ont retardé de deux à trois siècles la juste appréciation des proportions de la Gaule ; des figures que l'on aurait pu croire définitivement remplacées ont soudain resurgi à la fin de l'Antiquité ; des auteurs contemporains, comme le Pseudo-Scymnos et Artémidore, ou Denys le Périégète et Ptolémée, ont livré des tableaux de l'Occident dont les référents sont séparés par plusieurs siècles. Rien ne serait plus faux que d'imaginer un capital de connaissances partagées que chaque auteur aurait contribué à augmenter, par additions et ajustements successifs. La géographie antique de l'Europe occidentale, comme celle du reste des régions périphériques de l'œcoumène, n'a jamais été une.

Ce livre ne prétend ni à l'exhaustivité, ni à un traitement équilibré de toutes les périodes prises en compte. Je m'étendrai peu sur les moments initiaux, tout simplement parce que la vision mythique de l'extrême Occident a fait l'objet d'excellents travaux qui ont combiné les points de vue de la littérature, de

¹ Strabon, III 2, 12-13.

l'histoire et de l'anthropologie² : j'aurais été bien mal inspiré de vouloir visiter à mon tour, sans rien apporter de substantiellement neuf, les textes du corpus homérique, d'Hésiode et de Stésichore. Je limiterai ma contribution, pour cette période, à un éclairage sur le singulier dossier des îles errantes de l'Occident grec.

C'est à partir d'Hécatee de Milet, à la fin du VI^e siècle, que prend réellement forme la figure de l'Occident lointain, sous les espèces du nom et de la carte. L'origine des noms de lieux – grecs ou indigène –, leur registre sémantique, les échos qu'ils font surgir, leur mise en réseau, leur densité, tous ces aspects concourent de façon déterminante à l'individualisation d'un pays. La carte, c'est-à-dire à la fois la place qui est attribuée à ce pays dans l'agencement du monde, et la figure qu'on lui donne, est l'autre attribut qui modèle son identité. C'est sur ces deux axes, celui du nom et celui de la carte, que je développerai mes analyses, en portant davantage l'accent sur les toponymes et les ethnonymes pour les périodes anciennes, et en privilégiant les développements de la cartographie à partir de la fin du II^e siècle a.C. Au préalable, quelques remarques de méthode sont nécessaires sur ces deux sujets.

« *Nom de pays : le nom* »

Dans la géographie proustienne, le pays rêvé à partir d'un nom précède et n'est pas loin d'éclipser le pays réel. Toutes choses égales par ailleurs, ce sont les noms de lieux et de peuples qui guideront mon enquête, considérés dans l'épaisseur de leur histoire propre et non comme de simples appellatifs. La question de savoir si tel nom mentionné par un géographe grec ou romain correspond à une réalité du monde indigène ne sera pas ma préoccupation initiale : je me place ainsi résolument sur le terrain de l'histoire des représentations, qu'elles soient de nature géographique, ethnographique ou historique. Mais il serait aussi dommageable que frustrant de s'arrêter là, sur le versant grec ou romain de l'enquête. S'il est crucial de faire la part des prismes culturels et des codes littéraires, c'est aussi pour se donner les moyens de reprendre sur des bases assainies des questions de topographie, de toponymie ou d'ethnonymie que l'érudition traditionnelle a embrouillées comme à plaisir.

Chercher une voie moyenne suppose que l'on retienne le meilleur des deux méthodes. Celle de la géographie antique positiviste, essentiellement

² GARCÍA IGLESIAS 1979, JOURDAIN-ANNEQUIN 1989, PRONTERA 1990, ROMM 1992, ANTONELLI 1997, BALLABRIGA 1998, GANGUTIA 1998, PURVES 2010.

comparative et généalogique, garde un potentiel heuristique indéniable, car elle permet d'identifier (avec un degré de probabilité qu'il faut néanmoins souvent réviser à la baisse) des phénomènes d'emprunt, de filiation ou de corruption, et donc de reconstituer l'histoire d'un nom ou d'identifier des canaux de transmission du savoir géographique. Celle de l'analyse littéraire, étayée par une réflexion sur l'historiographie antique et sur les ressorts particuliers de la représentation de l'Autre chez les Grecs, est irremplaçable³, car elle seule permet de distinguer ce qui relève du lieu commun ou de la citation cachée, du traité technique authentique ou du périple fictif, de l'intention morale ou de la paradoxographie ; c'est elle aussi qui nous rappelle que les catégories rationnelles de discours qui fondent notre rapport à l'écrit – et tout particulièrement l'opposition vérité / fiction – peuvent être inopérantes, voire trompeuses, face à un fragment d'Hérodore, d'Hécatée ou d'Aviénus.

Cette perspective impose, face à tout texte ou fragment de texte concernant l'Ibérie, de déterminer en priorité ses coordonnées littéraires, dans l'acception la plus large du terme (genre, registre, milieu intellectuel, moment historique). Les confrontations intertextuelles ne sont pas moins cruciales, mais elles doivent d'abord se faire avec des écrits contemporains ou de même nature, qu'ils concernent ou non l'Ibérie. C'est seulement en dernier ressort que l'on peut tenter, avec d'innombrables précautions, de comparer Polybe à Strabon ou à Pline l'Ancien, autour d'un nom, d'une description ou d'une mesure de distance. Il convient donc de rejeter à la fin du raisonnement ce par quoi la géographie historique a pris jadis la fâcheuse habitude de commencer, lorsqu'elle mettait en série des données toponymiques ou topographiques hétérogènes sans se soucier de leur contexte d'énonciation. Rien n'a fait plus de tort à cette discipline – on en verra plusieurs exemples – que les rapprochements forcés qui traitent les auteurs anciens comme de simples relais interchangeables dans la transmission de données historiques ou géographiques que l'on suppose objectives et constantes.

On a trop souvent abordé les auteurs anciens comme s'ils se référaient tous aux mêmes invariants géographiques, et comme si les divergences observées entre eux ne pouvaient s'expliquer que par une bévue de l'un ou de l'autre. D'où la manie des corrections et des émendations, moins souvent inspirées par un sain usage des règles de la codicologie et de la paléographie que par un constant et périlleux souci d'*harmonisation* des sources. À trop vouloir mettre les textes d'accord entre eux, en posant par principe qu'ils font système et qu'une analyse

³ Entre bien d'autres exemples : JACOB 1991, GONZÁLEZ PONCE 1995, MARCOTTE 2000, ARNAUD 2007, CRUZ ANDREOTTI 2002.

attentive agrémentée d'un zeste d'ingéniosité dans la restitution des passages tenus pour corrompus permettra, *in fine*, de les mettre tous d'accord, on oublie que les noms de villes et de peuples qu'on trouve dans nos sources ne correspondent pas à des réalités immuables, attachées à un lieu définitivement fixé. La géographie ethnique de l'Hispanie, telle que l'ont perçue les Romains et les Grecs à partir du débarquement de Cn. Scipion à Emporion, fut aussi mouvante et floue que fut erratique et cahotante la progression des armées romaines dans la péninsule.

L'histoire de ces corrections, du XVI^e au XX^e siècle, reste à écrire et formerait un chapitre passionnant de l'histoire de la géographie antique, auquel ont contribué les éditeurs successifs de Pline, de Strabon, de Ptolémée, de Polybe et de bien d'autres auteurs. Je m'attacherai, au contraire, à prendre en considération la spécificité de chaque mention, et à retracer l'histoire des noms, métamorphoses et déplacements inclus – une histoire qui n'a souvent pas grand-chose à voir avec l'histoire réelle des peuples ainsi désignés.

À la recherche des cartes perdues

S'il est un sujet d'histoire des sciences sur lequel les recherches n'ont pas abouti à un consensus, c'est bien celui du rôle et de la diffusion des cartes géographiques dans l'Antiquité grecque et romaine. Pour certains, les cartes n'avaient cours que dans les cercles très étroits des savants qui s'occupaient à la fois d'astronomie, de physique et de géographie ; leur usage était marginal chez les militaires, les administrateurs, ou même les simples voyageurs⁴. Pour d'autres, l'usage des cartes s'était popularisé dans les classes éduquées bien au-delà de l'élite savante, en Grèce dès la fin du V^e siècle, à Rome à partir du II^e siècle a.C., au point d'influencer la vision du monde des Grecs et des Romains cultivés⁵.

Cette situation s'explique par l'ambiguïté des rares témoignages écrits. Pour ne citer qu'un exemple, la leçon de cartographie burlesque donnée par Socrate dans les *Nuées* d'Aristophane (v. 200-217) a pu être invoquée soit pour affirmer que la carte géographique était familière aux Grecs de la fin du V^e siècle a.C., soit au contraire pour démontrer que ce mode de représentation de l'espace était incompréhensible à l'Athénien moyen⁶. De plus, les termes mêmes autour desquels tourne le débat sont ambivalents : *pinax*, le terme grec qui désigne

⁴ JANNI 1984, ARNAUD 1989a, JACOB 1992, PRONTERA 2010, BRODERSEN 2012.

⁵ DILKE 1985, AUJAC *et al.* 1987, NICOLET 1988.

⁶ JACOB 1985, p. 36.

le plus souvent la carte, est aussi le nom de la tablette sur laquelle on écrit ; et *graphein* peut aussi bien renvoyer à l'acte de tracer une lettre qu'à celui de dessiner une carte. Quant aux indices matériels, aucune carte antérieure au Bas Empire romain n'était connue jusqu'à une date récente, si l'on fait abstraction des plans cadastraux à grande échelle réalisés sur marbre ou sur bronze, qui sont d'une autre nature⁷. La découverte récente du papyrus d'Artémidore, qui contient une carte régionale dépourvue de légende⁸, a changé la donne, mais sans conduire à un nouvel examen du problème dans sa globalité⁹.

Je n'ai ni l'ambition ni la capacité de procéder à un tel examen. Je me dois cependant de livrer mon point de vue, tout subjectif et limité qu'il soit. Mon but est de tracer l'évolution des représentations cartographiques de l'Extrême Occident, d'Ératosthène à al-Idrīsī, en m'appuyant le plus souvent sur des descriptions littéraires qui renvoient directement ou indirectement à des cartes, très rarement sur d'authentiques documents cartographiques. Bien que la plupart des auteurs que j'aurai à commenter n'aient pas eux-mêmes produit de cartes, j'ai la conviction que leurs raisonnements, leurs références, et jusqu'à la structuration spatiale de leurs descriptions, ne peuvent se comprendre que dans un monde où les cartes étaient des objets familiers, dans une gamme extrêmement variée qui allait des productions savantes de la géographie mathématique à des schémas simplifiés d'une grande rusticité, précurseurs des mappemondes T-O du haut Moyen Âge¹⁰, en passant par des panneaux peints exposés dans des lieux publics.

Je crois également que la façon dont les Anciens concevaient et percevaient une carte n'était pas fondamentalement différente de la nôtre, abstraction faite des différences de codes symboliques. L'introduction par Pietro Janni de la notion d'espace hodologique, empruntée à la psychologie¹¹, a eu le grand mérite d'élargir l'éventail des outils conceptuels accessibles à l'historien de la géographie, et, pour tout dire, de dépoussiérer un champ de recherche longtemps dominé par les approches positivistes de la *Quellenforschung*. Mais il serait abusif – et bien éloigné des conclusions de Janni – de croire qu'en dehors de rares

⁷ DILKE 1985, NICOLET 1988, TALBERT 2009.

⁸ GALLAZZI *et al.* 2008.

⁹ Voir cependant les observations de RATHMANN (2016), qui jette les bases d'une comparaison entre la carte du papyrus et la carte de Peutinger. Ses analyses sont en partie invalidées par une mauvaise interprétation des tracés de la carte du papyrus – il voit des routes dans des lignes qui ne peuvent être que des cours d'eau ou des canaux (voir ci-dessous, p. 212) –, mais ses idées sont stimulantes.

¹⁰ ARNAUD 1990b.

¹¹ JANNI 1984.

spécialistes rompus aux méthodes de la géométrie et de l'astronomie, les Grecs et les Romains ne savaient raisonner qu'en termes de parcours unidirectionnels et d'itinéraires routiers¹². La large diffusion d'un mode de représentation cartographique en deux dimensions et la capacité d'abstraction qu'il présuppose ne sont pas l'apanage des sociétés modernes. La maîtrise au moins partielle des échelles de représentation et des figures en deux dimensions est attestée à toutes les époques, dans les civilisations et les cultures les plus diverses, et s'est traduite par des pratiques cartographiques qui, tout en étant très variées dans leur réalisation matérielle et dans leurs systèmes symboliques, ont pu atteindre une réelle complexité, même dans des sociétés qui ignoraient l'écriture. Les exemples les plus remarquables et les moins susceptibles d'être le résultat d'une acculturation déjà avancée viennent du nord-est de l'Eurasie et des cultures indiennes des Grandes Plaines¹³. Le témoignage de Lapérouse sur les cartes qui furent dessinées pour lui par des Aïnous rencontrés en 1787, sur la côte ouest de l'île de Sakhaline, est bien connu, mais je ne résiste pas au plaisir de le citer¹⁴ :

« Nous parvînmes à leur faire comprendre que nous désirions qu'ils figurassent leur pays et celui des Mantcheoux [Mandchous]. Alors un des vieillards se leva, et avec le bout de sa pique il traça la côte de Tartarie, à l'ouest, courant à peu près nord et sud. À l'est, vis-à-vis, et dans la même direction, il figura son isle [Sakhaline] ; et en portant la main sur la poitrine, il nous fit entendre qu'il venait de tracer son propre pays : il avait laissé entre la Tartarie et son isle un détroit, et se tournant vers nos vaisseaux, qu'on apercevait du rivage, il marqua par un trait qu'on pouvait y passer. Au sud de cette isle, il en avait figuré une autre, et avait laissé un détroit, en indiquant que c'était encore une route pour nos vaisseaux. (...) Un autre insulaire, âgé à peu près de trente ans, voyant que les figures tracées sur le sable s'effaçaient, prit un de nos crayons avec du papier ;

¹² Voir à ce sujet les observations de NICOLET, 1988, p. 89-91.

¹³ LEWIS 1998, OKLADNIKOVA 1998. L'une des plus connues de ces cartes représente une partie du bassin hydrographique du Mississipi, dessinée en 1837 par un chef Iowa lors de négociations avec le gouvernement des Etats-Unis (LEWIS 1998, fig. 4.67 et 4.68). Bien que les changements de direction des cours d'eaux ne soient pas tous figurés, on ne peut qu'être admiratif devant la cohérence d'une composition d'ensemble qui n'est pas une juxtaposition d'itinéraires, mais une authentique carte en deux dimensions.

¹⁴ LAPÉROUSE 1798, III, p. 70. Des cartes furent aussi dessinées lors de rencontres avec d'autres Aïnous, qui étaient à l'époque des chasseurs-cueilleurs sédentaires (*ibid.*, p. 109, 128, 130, 148). Le récit de Lapérouse est d'autant plus digne de foi que, mort pendant son expédition, il n'eut pas le loisir de retoucher et d'embellir les notes de son journal de bord avant leur publication.

il y traça son isle, qu'il nomma *Tchoka*, et il indiqua par un trait la petite rivière sur le bord de laquelle nous étions, qu'il plaça aux deux tiers de la longueur de l'île, depuis le nord vers le sud. Il traça ensuite la terre des Mantcheoux, laissant, comme le vieillard, un détroit au fond de l'entonnoir¹⁵, et, à notre grande surprise, il y ajouta le fleuve Ségalien [l'Amour] ; il plaça l'embouchure de ce fleuve un peu au sud de la pointe du nord de son isle, et il marqua par des traits, au nombre de sept, la quantité de journées de pirogue nécessaire pour se rendre du lieu où nous étions à l'embouchure du Ségalien ».

N'importe quel Aïnou n'avait pas une telle habileté : Lapérouse était tombé sur un groupe d'hommes habitués à faire de longs trajets en pirogue, jusqu'à l'embouchure du fleuve Amour, pour échanger leurs produits. Tout paysan de l'Égée n'était pas non plus capable de dessiner le contour de son île et de la positionner par rapport à ses voisines. Mais comment croire qu'un tel exercice ne fût pas à la portée d'un marin grec expérimenté ? Et de même que chez les Aïnous il était d'usage de marquer sur la carte les jours de navigation, de même, en Grèce, le parcours de type périplographique et l'espace à deux dimensions n'étaient pas antinomiques : les géographes de l'Antiquité n'ont jamais cessé de combiner ces deux instruments, dans un va-et-vient constant, que ce fût pour dessiner une carte ou pour composer une description littéraire.

Curieusement, une des caractéristiques les plus originales des descriptions géographiques de l'Antiquité a été laissée à l'écart de ce débat. Plusieurs géographes, mais aussi à leur suite des historiens et des poètes, ont eu recours à des associations d'images pour aider leur lecteur à se représenter spatialement, à petite échelle, des régions, des provinces, des péninsules ou des îles. Ératosthène, se référant à sa propre carte, comparait la Mésopotamie à un navire¹⁶, et le Nil à un N inversé¹⁷. Le Péloponnèse évoque pour Strabon une feuille de platane, le Pont Euxin un arc scythe tendu, l'Ibérie une peau de bœuf¹⁸ ; Salluste compare la Sardaigne à une empreinte de pied¹⁹, et Pline retrouve une feuille de chêne dans la forme de l'Italie²⁰. Ces comparaisons – parmi bien d'autres que Konrad Miller a recensées exhaustivement²¹ – sont basées sur le contour d'une île,

¹⁵ Entonnoir formé par le canal entre la Mandchourie et Sakhaline.

¹⁶ Strabon, II 1, 23.

¹⁷ Strabon, XVII 1, 2.

¹⁸ Voir ci-dessous, p. 273.

¹⁹ *Hist.*, II, fr. 2 M. Cette comparaison remonte peut-être à la *forma* de la Sardaigne qui avait été exposée à Rome par Ti. Sempronius Gracchus en 174 a.C. (Liv. XLI 28, 10).

²⁰ *Nat. Hist.*, III 43.

²¹ MILLER 1898, p. 119.

d'une péninsule ou d'une région délimitée par des cours d'eau. Mais il en est qui mobilisent d'autres ressorts analogiques, comme la comparaison de la Libye avec une peau de panthère ou de léopard²² : étant donné que Strabon explique cette image en évoquant un désert parsemé d'habitats isolés, il faut admettre que ce n'est pas le contour de la Libye, mais le contraste chromatique entre les points épars symbolisant des villages et le fond clair et uni du désert qui évoque le motif tacheté d'une peau de léopard.

Toutes ces analogies entre la représentation d'un espace à petite échelle et des objets ou des êtres familiers ont un point commun : elles sont le résultat accidentel, *a posteriori*, d'un tracé qui ne les prévoyait pas. Elles sont la preuve incontestable de l'existence de cartes qui n'étaient pas de simples épures géométriques ; car sans la médiation du dessin à petite échelle et les associations d'idées spontanées qu'il peut provoquer, jamais personne n'aurait pu se représenter mentalement la Mésopotamie comme un bateau ou l'Ibérie comme une peau de bœuf²³. Trop souvent évoquées sur un mode anecdotique, ou au mieux interprétées comme des outils mnémotechniques, ces analogies sont aussi les témoins irréfutables du pouvoir poétique de la carte qui devient à l'époque hellénistique l'instrument d'un nouvel imaginaire, en donnant corps à la fiction d'une terre vue du ciel²⁴.

Il est un autre aspect du débat sur l'existence et la fréquence des cartes antiques dont on n'a pas assez tenu compte. Peintes sur des panneaux de bois ou dessinées sur papyrus, elles n'étaient pas confiées à la pierre ou au bronze comme le furent le plan de l'Urbs et certains cadastres romains, et n'avaient donc pas la moindre chance de survivre au passage des siècles, sauf rarissimes exceptions. Dans le cas d'ouvrages géographiques, des cartes sur *pinax* ont pu circuler en même temps que les volumes de texte. Mais plus encombrantes, et surtout plus difficiles à copier, elles avaient peu de chances de laisser une trace durable dans la tradition manuscrite. Ptolémée offre le meilleur exemple de ce cas de figure. Berggren et Jones ont bien montré que pour réaliser une carte contenant les milliers de coordonnées des livres II à VII, Ptolémée avait besoin d'une surface bien plus importante que celle déterminée par la hauteur d'un rouleau de papyrus, soit guère plus de 30 cm. Un grand rouleau aurait pu

²² Strabon, II 5, 33.

²³ On est là dans un cas de figure radicalement différent des comparaisons traditionnelles qui reposent sur ce que l'œil humain peut *réellement* voir, quand par exemple des montagnes sont comparées à la poitrine d'une femme (Strabon VII fr. 33, XIV 5, 3) ou à une pomme de pin (XIII 4, 1, XVII 1, 10), le port de Brindes aux bois d'un cerf (VI 3, 6) ou le cap Sacré de l'Ibérie à un navire, d'après Artémidore (III 1, 4).

²⁴ JACOB 2002.

contenir les 26 cartes régionales, mais pas la mappemonde ; d'où l'idée que les cartes qui accompagnaient à l'origine sa *Géographie* ne se sont pas conservées, et que celles que nous connaissons sont des récréations byzantines de la fin du XIII^e siècle²⁵.

Une dernière précision liminaire s'impose, à propos des restitutions graphiques que je propose pour Ératosthène, Polybe, Artémidore, Strabon, Pomponius Méla et Orose. Il ne s'agit pas de reconstituer l'image d'une carte qui aurait réellement existé ; je suis d'autant plus éloigné de cette idée que plusieurs de ces auteurs n'eurent jamais le projet de joindre des cartes à leurs descriptions. Mais le risque de malentendu est bien réel, comme l'a rappelé un des meilleurs spécialistes de la cartographie antique : « les cartes d'Eratosthène ou les cartes de Strabon, qui émaillent depuis le XIX^e siècle les traités d'histoire de la géographie, ont pour danger majeur de passer auprès des lecteurs pour les "cartes de" alors qu'elles ne sont que les "cartes d'après les données conservées de" »²⁶.

Je crois donc nécessaire d'explicitier le plus nettement possible le rôle que je donne à ces schémas (j'éviterai de les appeler des cartes). Ils sont, purement et simplement, la représentation graphique des données spatiales contenues dans une description géographique donnée : mesures de longueur ou de distance en stades ou en milles, mention de caps et de golfes, orientation selon les points cardinaux, relation avec des parallèles et des méridiens de référence, etc. L'objectif visé n'est pas de reconstituer une carte supposée perdue, mais de fournir une aide à la réflexion, en rassemblant et en organisant visuellement des informations spatiales qui sont parfois disséminées dans de longs textes discursifs. Il s'agit aussi – et c'est un point crucial, comme on le verra à propos de Pline –, de tester la cohérence et la compatibilité de ces données spatiales, de la façon la plus simple qui soit : en essayant de les combiner dans une seule figure, à échelle constante et en respectant toutes les indications d'orientation et de contiguïté. Il s'agit enfin de permettre une comparaison aussi objective que possible, sur des critères constants, entre les représentations de plusieurs géographes.

Pour ne pas m'écarter de cet objectif, et pour que le lecteur ait en main toutes les pièces du dossier, je me suis fixé quatre règles : 1/ faire apparaître explicitement dans la figure la totalité des mesures de distances qui en forment l'armature²⁷ ; 2/ signaler dans mon commentaire, si le cas se produit, tout

²⁵ BERGGREN et JONES 2000, p. 45-50, et notamment p. 50 : « *The transmission of Ptolemy's text certainly passed through a stage when the manuscripts were too small to contain the maps* ».

²⁶ ARNAUD 2008, p. 87. Pour une appréciation plus sévère, GAUTIER-DALCHÉ 2008, p. 34.

²⁷ La plupart des restitutions existantes, et surtout celles du XIX^e siècle, ont retiré cet échafaudage, obligeant le lecteur à s'armer d'une règle s'il veut savoir sur quelles mesures elles sont basées.

élément de description topographique ou géométrique que je serai amené pour une raison ou pour une autre à écarter du schéma ; 3/ distinguer par des artifices graphiques (trait continu / trait pointillé, trait noir / trait gris, etc.) ce qui est purement hypothétique et ce qui est fondé sur des données textuelles ; 4/ alléger le dessin de toute fioriture.

Ce dernier point n'est pas aussi anodin qu'il peut paraître. Ne sachant quasiment rien de l'aspect matériel des cartes hellénistiques²⁸, il nous est impossible de nous abstraire complètement des usages de la cartographie que nous connaissons²⁹. Il est donc important de se défaire autant que possible des conventions graphiques et des « tics » de représentation dont nous avons à peine conscience, mais qui sautent déjà aux yeux au bout de deux siècles³⁰.

La question de l'orientation de la carte fait partie de cet arbitraire de la représentation. Si j'ai choisi d'orienter au nord tous mes schémas, c'est d'abord pour faciliter les comparaisons, ensuite pour ne pas désorienter (au sens propre) le lecteur, et enfin parce que plusieurs indices portent à penser que telle était l'orientation la plus courante en Grèce hellénistique, et qu'elle s'est maintenue à l'époque romaine dans une partie de la production cartographique³¹.

Les schémas qui jalonnent mon propos sont donc tout autre chose que de simples illustrations : ils font partie de l'analyse, et si je les ai conçus pour tester la cohérence des descriptions d'Artémidore, de Strabon ou de Pline, ils permettront aussi au lecteur de saisir d'un coup d'œil mes hypothèses, de juger mes arguments sur pièces et, le cas échéant, de les mettre en question. Dans la même intention, il m'a paru utile de présenter côte à côte les principales restitutions qui ont été publiées par divers historiens de la géographie depuis la fin du XVIII^e siècle, que ce soit pour Ératosthène, pour Strabon ou pour Pomponius Méla (fig. 13, 27, 28 et 41) ; et afin de rendre la comparaison plus facile, j'ai redessiné toutes ces cartes restituées, en respectant scrupuleusement les tracés et, quand il y en a, les échelles, mais en harmonisant les conventions graphiques. Là encore, ce sera au lecteur de comparer et de juger.

Le parcours que je propose, en suivant un ordre chronologique, n'est pas complet : il aurait pu commencer avec Dicéarque, dont on a conservé quelques

²⁸ Exception faite de la carte du papyrus d'Artémidore, qui lève un coin du voile sur ce que pouvait être une carte régionale.

²⁹ Difficulté judicieusement soulevée par TALBERT (2009).

³⁰ Que l'on pense à l'aspect suranné des cartes de GOSSELLIN (1790), qui sont néanmoins, de toutes celles que j'ai pu analyser, les plus respectueuses des indications spatiales de Strabon, pour ne prendre que cet exemple.

³¹ MILLER 1898, p. 143 sqq (trop systématique, cependant, dans ses vues sur l'orientation des cartes romaines).

mesures de distance, intercaler le peu qu'on sait d'Hipparque entre Ératosthène et Polybe, et flanquer Pomponius Méla de Denys le Périégète. Toute omission est dommageable, mais la prise en compte de ces auteurs n'aurait pas infléchi substantiellement mes conclusions ; et mieux vaut peut-être, par ces lacunes assumées, bien signifier que je n'ai pas eu pour but d'écrire une histoire de la cartographie antique. Mon propos est plus ciblé et bien plus modeste : il consiste à retracer les métamorphoses successives de la figure de l'Ibérie et de la Gaule, entre l'époque hellénistique et la fin de l'Antiquité.

S'il y a une vraie lacune, c'est celle de Ptolémée qui ne fait pas l'objet d'un chapitre dédié, même si je me réfère plusieurs fois à lui. La *Géographie* de Ptolémée est à elle seule un immense champ de recherche, qui pour être couvert exige de mobiliser des expertises spécifiques en philologie grecque, en histoire des textes sur une période qui se prolonge jusqu'à la fin du Moyen Âge, en astronomie et en mathématiques anciennes. La complexité des enjeux est telle que j'avoue avoir reculé devant l'obstacle. Le caractère hors normes du projet de Ptolémée, au regard de ce que l'on sait des pratiques des géographes antiques³², m'a également dissuadé de l'affronter³³. Au lecteur de juger si l'équilibre de l'édifice en souffre plus qu'il n'est acceptable.

Note sur la translittération du grec

Le grec étant de moins en moins lu, j'ai opté aussi souvent que possible pour sa translittération. En l'absence d'un système universellement accepté, j'ai adopté une règle simple qui pour plusieurs lettres peut différer de certains usages courants : êta ê, upsilon *u*, chi *kh*, oméga ô. Les iotas souscrits deviennent adscrits. Les accents ne sont pas notés.

Sauf mention contraire, les traductions sont de l'auteur.

³² Nul autre que lui n'eut l'ambition « d'encoder la carte dans les mots et les nombres », pour reprendre l'heureuse formule de BERGGREN et JONES (2000, p. 50) ; un objectif que Ptolémée a d'ailleurs si bien atteint que ses cartes perdues purent être dessinées à nouveau au Moyen Âge.

³³ Sur la méthode de Ptolémée et l'histoire de son texte, concernant l'Ibérie en particulier, on se référera désormais à DEFAUX 2017, paru trop récemment pour que j'aie pu en tirer parti.

PREMIÈRE PARTIE

DENOMINATIONS MOUVANTES

CHAPITRE I

NOMMER L'EXTRÊME OCCIDENT : ÉTAPES ET ACTEURS

Avant d'aborder l'étude spécifique des noms de l'Extrême Occident, il m'a paru nécessaire de planter le décor en rappelant à grands traits les principales étapes de la construction d'une image de l'Ibérie – construction qui repose en partie, mais en partie seulement, sur l'expérience des Grecs qui s'y établirent à demeure ou qui naviguèrent le long de ses côtes.

Le temps du mythe

C'est entre le VIII^e et le VII^e siècle que les premières informations sur l'Extrême Occident, vagues et contradictoires, parviennent en Grèce et s'y greffent sur les représentations mythiques traditionnelles des pays du Couchant. Cette période, qui a fait l'objet de nombreuses et solides études¹, met en jeu une vision du monde et des mythes qui sont essentiellement grecs, quoique parfois influencés par des éléments proche-orientaux : *Erutheia*, l'île « rouge » du Couchant ; la coupe ou le chaudron du soleil ; les colonnes dressées sur les rives du détroit par un demi-dieu ; les pérégrinations terrestres et maritimes d'Héraclès ; Géryon aux trois têtes et ses troupeaux ; le jardin des Hespérides ; les racines d'argent du fleuve Tartessos ; le périple des Argonautes ; l'Atlantide, etc.

Dans cet ensemble de mythes, la singularité de l'Ibérie ne tient pas seulement au fait qu'elle est l'une des extrémités de la terre habitée. C'est aussi qu'on y situait l'un des passages par lesquels l'intérieur du monde communiquait avec le chaos extérieur. De tels passages étaient des points névralgiques de l'univers, des lieux particulièrement dangereux traversés par des tensions antagonistes. Seul un héros de la taille d'Héraclès était capable de

¹ PRONTERA 1990, ROMM 1992, ANTONELLI 1997, BALLABRIGA 1998, GANGUTIA 1998.

les franchir et de triompher des êtres monstrueux qui en étaient les gardiens. Le rôle croissant qu'Héraclès va tenir au fil des siècles dans ces constructions mythiques s'accompagne d'une ébauche de rationalisation ou, pour être plus précis, d'humanisation de son exploit. Il ne s'agit plus d'une échappée dans l'au-delà, mais d'une appropriation civilisatrice des confins du monde dont Pindare se fera le héraut.

Rappelons également qu'on observe tout au long de la période archaïque un déplacement vers l'ouest de mythes initialement localisés en Italie ou en Sicile, à mesure que se précisait la connaissance de l'Extrême Occident. La région que les Grecs ont appelée *Hesperia*, le « pays du soir », c'est l'Italie, et non l'Ibérie. Dans d'autres cas, comme celui des Hespérides², il y a hésitation entre un terrain ibérique et un terrain libyen, au nord ou au sud du détroit. Les mythes dont nous parlons ne sont donc pas, pour la plupart, des mythes génétiquement liés à la péninsule Ibérique et à ses habitants, tout simplement parce qu'à l'origine – chez Homère et Hésiode, qui resteront pour tous les Grecs, pendant près d'un millénaire, la référence ultime en la matière –, il n'existe rien qui puisse apparaître comme un pays nettement individualisé immédiatement au nord du détroit, et encore moins une péninsule. Chez Hésiode, le seul repère spatial qui soit lié au jardin des Hespérides et au domaine de Géryon, c'est le franchissement du fleuve Océan³. Stésichore, dans la *Géryonide*, précise un peu ce tableau initial en plaçant le fleuve Tartessos « presque en face de la fameuse Erythie »⁴, c'est-à-dire sur le continent en face de l'île de ce nom, mais sa topographie relève encore d'une construction tout imaginaire.

Les colonnes d'Héraclès sont le point nodal de cette géographie archaïque du Couchant. Davantage qu'aucune autre passe maritime connue des Anciens, le détroit par lequel les eaux de l'Océan venaient se déverser dans la Méditerranée est au cœur d'un réseau de mythes et de représentations qui n'a cessé de s'enrichir et de se modifier au fil des siècles. Ce lieu célèbre entre tous est donc un excellent révélateur de l'évolution des relations entre mythe et géographie. L'ambivalence même de la notion de détroit – tout la fois passage et limite –, le fait que celui des Colonnes soit longtemps resté le plus mal connu des Grecs, son association avec la geste d'Héraclès, le rôle enfin qu'y jouent les Phéniciens, tout cela a agi comme un aimant sur l'imagination des mythographes, des historiens, des poètes et des géographes.

² GANGUTIA 1998, p. 62-64 et 110.

³ *Théogonie*, 287 sqq, 215 sq et 274 sq.

⁴ *Teste* Strabon III 2, 11 (*THA* II A, 1998, p. 90).

Les conceptions les plus anciennes du détroit ont été maintes fois décrites⁵. Que ce soit dans les premiers textes géographiques ou dans d'autres formes de production littéraire, le détroit des Colonnes sert de pivot à une série d'antithèses constamment renouvelées : connu/inconnu, passage/fermeture, familier/hostile, Grecs/Carthaginois, etc. Rappelons que dans la conception archaïque, ce pertuis (*poros*) ne met pas en communication deux espaces maritimes similaires : il sépare au contraire la mer –notre mer– d'un fleuve extérieur dont la nature est radicalement différente⁶. Le détroit est aussi l'ultime point d'ancrage occidental d'un mode de perception de l'espace de nature relative qui s'exprime par des couples du type « en deçà / au-delà »⁷ : *entos / ek-tos, cis / ultra*... Il participe enfin d'un vaste système de correspondances et de symétries entre les extrémités occidentale et orientale du monde connu⁸. Ces effets d'écho résultent pour l'essentiel de doublons toponymiques, mais ils ont également trait aux caractéristiques physiques des détroits, notamment dans les mythographies qui opèrent une translation du motif des roches « entrechoquantes », les Planktes, capables de se refermer sur les vaisseaux imprudemment engagés entre leurs parois, du détroit du Bosphore à ceux de Messine et des Colonnes⁹. Ce qu'il y avait d'inquiétant dans le détroit des Colonnes – l'ouverture vers l'inconnu – est ainsi contrebalancé par des ancrages symétriques qui contribuent à donner à cette représentation géographique une cohérence et une finitude rassurantes. Enfin, les constructions mythiques élaborées autour du détroit ne sont pas seulement grecques : la figure du dieu phénicien Melqart¹⁰, réinterprétée par les Grecs¹¹, y tient une place centrale, avec les deux stèles (ou colonnes) consacrées au dieu, dans son sanctuaire de Gadès.

Face à la vitalité de cette production mythographique, la topographie réelle du détroit reste longtemps très mal connue des Grecs. Au V^e siècle encore, Pindare renvoie l'image d'une limite sans matérialité : plutôt qu'un passage, le détroit est le lieu où l'on fait demi-tour. Le célèbre passage des *Néméennes* qui

⁵ Entre autres : AMIOTTI 1987, LÓPEZ MELERO, 1988, PRONTERA 1990, ANTONELLI 1997, GONZÁLEZ PONCE 2008.

⁶ Pietro JANNI (1997) a opportunément rappelé qu'il fallait comprendre la notion de « fleuve » Océan au sens strict du terme. L'Océan n'est pas une autre mer, c'est bien un fleuve dont la rive opposée est le rivage des morts.

⁷ STÜRENBURG 1932.

⁸ Voir *infra*, p. 52-68.

⁹ D'après Strabon, III 5, 5 ; voir *infra*, p. 89-91.

¹⁰ BONNET 1988, LÓPEZ PARDO 2005.

¹¹ JOURDAIN-ANNEQUIN 1989.

présente les Colonnes d'Héraclès comme le terme nécessaire de toute navigation humaine¹² ne reflète certainement pas la réalité géopolitique de son temps : ce n'est à tout prendre, dans le contexte des *Néméennes*, qu'une métaphore empruntée à un stock de lieux communs mythologiques. Entendu ainsi, l'avertissement rhétorique de Pindare nous renseigne moins sur la nature des relations entre Grecs et Carthaginois dans l'ouest de la Méditerranée que sur la rémanence de la conception grecque d'un monde habitable clos qui se confondait avec l'espace de la Méditerranée et de ses rivages.

Ce conservatisme n'est pas propre à l'époque de Pindare. Les cadres conceptuels de l'archaïsme grec ont durablement conditionné le développement de la géographie de l'Extrême Occident, jusqu'à l'époque romaine comprise¹³, comme on peut facilement s'en convaincre à la lecture du livre III de Strabon. La force d'inertie de la tradition littéraire ne cessa jamais de s'exercer, malgré les progrès de la connaissance empirique d'une Hispanie parfaitement connue et balisée. Jusqu'à la fin de l'Antiquité, les fables du Couchant – le soleil gigantesque qui fait en tombant dans la mer un bruit semblable à celui du fer incandescent que l'on plonge dans l'eau, les cavales fécondées par le vent, l'or et l'argent qu'un incendie fait sourdre de la terre comme un torrent – firent bon ménage avec les informations collectées en Bétique, en Lusitanie et en Citérienne par les administrateurs romains.

En somme, les principales caractéristiques des représentations archaïques de l'Occident lointain peuvent se résumer en quatre points :

- Une rhétorique de l'excès et de l'extrême, sur le plan physique et climatique comme sur le plan moral, qui exagère les atouts (la richesse du royaume de Tartessos n'a d'égale que la longévité et la bonté de son roi) aussi bien que les défauts (le climat hostile de la Celtique va de pair avec le caractère impulsif, irréfléchi et brutal des Celtes). Du point de vue de la représentation de l'espace, les contrées de l'Extrême Occident sont d'autant plus surdimensionnées qu'elles sont plus mal connues.
- Une image construite à partir de correspondances et d'échos symétriques entre les points cardinaux, d'après des principes de polarité et d'analogie¹⁴ dont nous donnerons plus loin plusieurs exemples.

¹² Pindare, *Néméennes*, III 19-26 (trad. Falconnet) : « Garde-toi de porter au-delà un regard ambitieux, et ne te flatte point de franchir à travers les flots d'une mer inabordable ces colonnes qu'Hercule érigea comme les témoins éclatants de sa navigation aux extrémités du monde ».

¹³ ARNAUD 2007.

¹⁴ LLOYD 1966 (cf. GÓMEZ ESPELOSÍN 2000, p. 16).

- L'association entre des espaces, définis par des traits climatiques et des limites naturelles, et des peuples tenus pour autochtones. Cette adéquation est nette dans le cas de la Celtique, moins évidente dans celui de l'Ibérie où, comme on le verra, les Grecs ont distingué plusieurs ensembles ethniques.
- Une géographie de l'Occident qui suit, sur le mode du périple, le parcours d'Héraclès. On pourrait aller jusqu'à parler d'une hodologie héracléenne, dont les principales étapes se situent à Erytheia ou à Gadès, au pied des Pyrénées, à l'embouchure du Rhône et dans plusieurs îles de la Méditerranée occidentale¹⁵.

L'émergence contrariée d'une géographie de l'Extrême Occident

On sait que les premiers contacts suivis entre les Grecs et Tartessos datent du VII^e siècle, et que le relais colonial d'Emporion est fondé au début du VI^e siècle. Mais les Grecs d'Occident n'ont joué qu'un rôle mineur dans l'élaboration d'une géographie de la partie de l'œcoumène qu'ils habitaient. A l'exception des Marseillais Euthymène et Pythéas – et encore ce dernier fut-il soumis à des critiques féroces –, l'expérience accumulée par les Phocéens installés sur les rivages de la Gaule et de l'Ibérie n'eut pas d'application littéraire, ou si elle en eut une, celle-ci ne connut pas de diffusion notable en Grèce propre. Cette apparente anomalie a sans doute des causes diverses. Outre la faiblesse numérique de la présence grecque en Ibérie, il faut tenir compte de la composition sociale de ces petites communautés : jusqu'à Polybe, la presque totalité des Grecs qui foulèrent le sol de l'Ibérie étaient des marchands et des marins, y compris, sans nul doute, ceux d'entre eux qui fondèrent la colonie d'Emporion.

Or, comme l'a souligné Christian Jacob, les géographes hellénistiques ont tous fait preuve de la plus grande méfiance envers le témoignage des navigateurs, et plus encore envers celui des marchands, tenus pour des menteurs et des vantards¹⁶. Il n'est donc pas étonnant que les informations rapportées par les Phocéens de l'Extrême Occident n'ait atteint que par bribes, ou par des échos indirects et déformés, les milieux lettrés où se forgea le savoir géographique grec, entre l'Ionie, Athènes et la Grande Grèce. Il est certes possible que des

¹⁵ Le dossier des « îles errantes » nous donnera l'occasion d'aborder cette question (*infra*, p. 69-105).

¹⁶ JACOB 1991, p. 120, qui s'appuie notamment sur Polybe, IV 42, 7, Strabon, I 2, 23 et Marin de Tyr cité par Ptolémée, I 11, 7.

Phocéens de l'Ouest aient apporté leur contribution à la littérature technique des itinéraires maritimes et des portulans, mais ces ouvrages étant pour l'essentiel perdus, nous n'en avons aucune trace avérée¹⁷. Ainsi, pendant plusieurs siècles, la construction des cadres géographiques de l'Extrême Occident a été essentiellement nourrie par des spéculations de lettrés très mal et très peu renseignés sur la réalité du terrain.

D'une façon générale, force est de constater que l'intérêt des Grecs pour l'Ibérie – dans sa réalité géographique et ethnique – est extrêmement faible. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les rares textes antérieurs à Polybe qui se réfèrent à cette région du monde¹⁸. Cela ne va guère au-delà de quelques dictons sur les richesses fabuleuses de Tartessos ou sur la longévité extraordinaire de son roi Arganthonios. Même dans la version qu'en donne Hérodote (I 163), l'histoire édifiante des Phocéens et d'Arganthonios relève plus du mythe que de l'histoire. Didier Pralon a bien montré que derrière les trois motifs qui composent l'épisode – un détour par la limite au-delà des colonnes d'Héraclès ; une tentation d'émigration de la cité toute entière ; la généreuse munificence d'Arganthonios – se profile en filigrane l'épisode homérique d'Ulysse chez les Phéaciens¹⁹. Les relations des Grecs et des Tartessiens, sous l'égide bienveillante d'un roi sans âge, paraissent flotter hors du temps : on ne sait pas comment elles se sont nouées, et après le rejet de son offre d'accueil, « Arganthonios, tel un bienfaiteur de conte, disparaît du récit, sans raison explicite »²⁰.

La situation n'a guère changé à la fin du V^e siècle, malgré l'arrivée en Grèce de quelques contingents de mercenaires ibères. L'Athénien Aristarque, un des Quatre Cents, avait recruté en 411 des archers ibères que Thucydide qualifie non sans dégoût de « barbares parmi les barbares » (*barbarôtatous*)²¹, et les rescapés de l'expédition de Sicile (en 415-413) avaient eu sans doute bien des occasions de voir de près des mercenaires ibères, présents dans les armées des deux camps. Il n'est donc pas étonnant que « l'Ibère à la barbe de bouc » (*Ibêros tragopôgôn*) fasse une apparition dans la comédie attique, d'abord dans une

¹⁷ Cette situation est en tout cas bien différente de celle qu'on observe dans d'autres régions périphériques du monde grec : que l'on pense, par exemple, au rôle qu'ont joué les mythographes et les chroniqueurs locaux de la Bithynie et du Pont – auteurs dont nous aurons d'ailleurs à reparler – dans la formation et l'enrichissement du savoir géographique concernant leur région.

¹⁸ Synthèse récente dans DE HOZ 2010, p. 66-87.

¹⁹ « Les Tartessiens, comme les Phéaciens, sont des passeurs entre l'ailleurs et l'ici ; comme Arganthonios, Alcinoos avait tenté de retenir son hôte, puis l'avait couvert de cadeaux » (PRALON 2000, p. 16).

²⁰ *Ibid.*, p. 17.

²¹ Thucydide, VIII 98.

pièce perdue de Cratinos²², puis à la fin du V^e siècle dans un fragment du *Triphalès* d'Aristophane qui fait allusion aux « Ibères d'Aristarque »²³. Mais ce ne sont que des éléments du décor, fugitivement éclairés. Même côtoyés de près dans les cantonnements et sur les champs de bataille, les Ibères suscitent à peine la curiosité des Athéniens.

Du point de vue des représentations géographiques²⁴, jusqu'à Ératosthène, c'est-à-dire jusqu'au milieu du III^e siècle, l'Ibérie n'est pas encore perçue comme une péninsule. C'est une extrémité du monde, mais elle n'a pas d'autonomie par rapport à la masse continentale. De plus, le massif pyrénéen n'est pas encore considéré comme une barrière séparant l'Ibérie de la Celtique : c'est la montagne qui forme l'épine dorsale de cette partie du monde, de même que l'Atlas, son vis-à-vis, structure la Libye occidentale, mais elle ne la ferme pas. Cette vision floue, cette absence de limites franches²⁵ rendent impossible l'adéquation d'un contenu ethnique (les Ibères) à un contenant géographique (la péninsule). C'est pour cette raison que les frontières données aux Ibères par les auteurs grecs, avant la conquête de l'Hispanie, ont tant varié : aucune borne naturelle ne s'imposait, et toutes les combinaisons ethniques étaient donc possibles.

De plus, pour l'Extrême Occident comme pour le reste du monde, le discours géographique grec adopta à ses débuts la forme de l'itinéraire²⁶. Ce type d'exposition imposait aux auteurs des périple et des périégèses un canevas contraignant, les éléments géographiques (peuples, villes, fleuves, montagnes, caps) étant nommés les uns à la suite des autres dans l'ordre d'un parcours orienté, dans un discours de type hodologique²⁷. Ces contraintes sont particulièrement sensibles quand il est question des peuples et de leur territoire. A la différence d'un géographe plus tardif comme Strabon qui s'arrête sur les peuples les plus importants (par exemple, en Hispanie, les Turdétans et les Celtibères), fixe leurs limites dans toutes les directions et nomme les peuples qui les entourent, le discours itinéraire les traverse sur un seul axe, les réduisant à une seule dimension et empêchant de saisir la complexité de leur emprise spatiale et territoriale.

Les entités ethniques qui viennent s'insérer dans ce cadre schématique apparaissent pour la plupart comme des étiquettes sans contenu. Au premier rang

²² Fr. 108 Kassel-Austin (*THA* II A, 1998, p. 202).

²³ Fr. 564 Kassel-Austin (*THA* II A, 1998, p. 284).

²⁴ On trouvera dans CRUZ ANDREOTTI (2004) un état de la question complet sur l'évolution de la connaissance géographique de l'Ibérie à l'époque classique et hellénistique.

²⁵ MARCOTTE 2006, p. 32.

²⁶ Cf. MARCOTTE 2000, p. lv sqq.

²⁷ JANNI 1984.

figurent les Celtes, les Tartessiens, les Ibères et les Ligyes (ou Ligures), disposés dans cet ordre, d'ouest en est, par les auteurs des V^e, IV^e et III^e siècles sur lesquels nous sommes le moins mal renseignés. Une grande cacophonie règne en revanche, comme on le verra dans le chapitre suivant, autour de la douzaine de peuples de rang inférieur qu'on trouve cités dans Hécatée, Hérodore d'Héraclée et le Pseudo-Scymnos. Cette situation mouvante est la cause de deux vieux débats historiographiques, l'un sur la frontière entre Ibères et Ligyes, qu'on a fait osciller entre Ampurias et le Rhône, l'autre sur la présence des Celtes en Extrême Occident, au-delà du détroit, qui est affirmée nettement par Hérodote, Aristote et le Pseudo-Scymnos, mais qui a paru suspecte à bon nombre d'historiens et d'archéologues. Ce sont de faux débats. Didier Marcotte a bien montré qu'avant la seconde guerre punique, la différenciation Celtes / Ibères ne se fait pas à partir d'une démarcation géographique matérialisée par la barrière des Pyrénées, mais à partir d'une opposition schématique entre un peuple riverain de la Méditerranée (les Ibères) et un peuple riverain de l'Atlantique (les Celtes)²⁸. Quant à l'oscillation de la frontière entre l'Ibérie et la Ligurie, elle s'explique par l'évolution du point de vue grec, et non par des déplacements de peuples historiques.

Entre ces divers peuples, les auteurs grecs se plaisent à imaginer des zones d'hybridation, moins d'après des observations qu'il serait anachronique de qualifier d'ethnographiques que par application de principes théoriques forgés antérieurement pour d'autres régions périphériques de l'œcoumène. Le cas le plus fréquemment décrit est celui d'une supposée zone de mixité entre Ibères et Ligyes sur le littoral du golfe du Lion²⁹ ; un autre, entre Celtes et Ibères, est à l'origine de l'ethnonyme Celtibères. Mais ce qui intéresse le plus les historiens de la deuxième moitié du V^e siècle et du IV^e siècle, de Thucydide à Ephore en passant par Théopompe, ce sont les migrations des peuples et l'histoire de leurs dominations successives sur une partie du monde grec ou sur des régions périphériques qui sont concernées par l'histoire de la colonisation grecque, d'un point de vue chronologique et « archéologique » (ce dernier terme étant pris dans le sens d'une recherche des origines), et non pas d'un point de vue ethnographique.

Le meilleur exemple de ce type de discours historique nous est donné par Thucydide à propos du peuplement de la Sicile, lorsqu'il réfute la prétention des Sicanes à l'autochtonie en affirmant que « les Sicanes sont des Ibères qui furent chassés par les Ligures des bords du fleuve Sicanos, qui est situé en Ibérie » (VI

²⁸ MARCOTTE 2006.

²⁹ Pseudo-Scylax, 3 ; Plutarque, *Vie de Paul-Emile*, 6, 3.

2, 2). Malgré le travail de rationalisation opéré par Thucydide, les données qu'il manie sont encore tributaires de la mythographie traditionnelle et d'une multitude de récits des origines élaborés localement dans les cités grecques. Souvent fondées sur des jeux de mots étymologiques et des paronymies (comme le montre le rapprochement Sicania / Sicanos), ces chroniques et ces généalogies fictives traitent les peuples non grecs comme un théâtre d'ombres : ils n'ont ni contenu ni spécificité. Les excursus sur les pays et les mœurs des peuples barbares sont absents chez Thucydide, et pour le peu qu'on puisse déduire des maigres fragments parvenus, ils restent schématiques, arbitraires et teintés de merveilleux chez Théopompe et Ephore.

La période qui couvre les IV^e et III^e siècles s'avère singulièrement pauvre en documents toponymiques. Ce n'est pas seulement l'effet de la perte presque complète de pans entiers de la production géographique de cette période, à commencer par Pythéas et Ératosthène. Le périple du Pseudo-Scylax, rédigé au milieu du IV^e siècle³⁰, ne livre pour l'Ibérie qu'une poignée de noms – Celtes, Tartessiens, Ibères, Ligyes, Emporion, Gadeira –, témoignant d'une stagnation, voire d'une régression des connaissances. L'indigence de la description des côtes de l'Ibérie dans ce périple est d'autant plus frappante que le Pseudo-Scylax donne pour la côte africaine une longue liste de ports et d'amers. Tout porte à croire que la période hellénistique est marquée par une déconnexion entre la connaissance réelle de la péninsule, qui bien évidemment se maintient chez les Grecs qui fréquentent ou habitent l'Occident, et l'image qui en est tracée dans la littérature géographique. Le mythe reprend alors une partie du terrain qu'il avait perdu à l'époque d'Hécatee, non pas sous une forme spontanée et populaire, mais sous forme de constructions érudites, comme on le verra dans la suite de cette étude.

Le primat de l'approche historique et archéologique, dans la lignée de Thucydide, a pu également contribuer, chez certains auteurs, à l'appauvrissement du tableau géographique de l'Occident, en focalisant l'attention sur la question des fondations de villes et des origines des peuples : c'est précisément ce que l'on constate chez l'un des derniers représentants de cette approche « archéologique », le Pseudo-Scymnos, dont le *Circuit du monde* rédigé en vers iambiques à la fin du II^e siècle reste entièrement tributaire de l'historiographie des IV^e et III^e siècles et ne mentionne, pour ce qui concerne l'Occident tartessien et ibérique, que les fondations coloniales des Phocéens, des Tyriens et des Carthaginois³¹.

³⁰ MARCOTTE 2000, p. xxvi sq.

³¹ *Ibid.*, p. 47.

Ce rapide aperçu sera complété et précisé dans les pages qui suivent par un examen détaillé de la toponymie et de l'ethnonymie grecques de l'Ibérie. Il s'y confirmera que l'histoire de la connaissance géographique du Couchant est marquée, pendant les trois siècles qui vont d'Hécatee au début de la conquête romaine, par un appauvrissement du fonds lexical disponible, par une perte de contact avec les sources d'information les plus directement liées à l'Occident (celles des colons, des navigateurs et des marchands), et par un poids paradoxalement croissant des éléments mythiques, parfois transposés d'est en ouest, qui ne cessent de contaminer le discours géographique. Dans de telles conditions, on peut comprendre les difficultés rencontrées par Polybe, et avant lui par d'autres historiens ou chroniqueurs de la seconde guerre punique, lorsqu'il leur fallut concilier dans leurs descriptions de l'Hispanie l'héritage d'un savoir grec largement coupé des réalités du terrain et la masse d'informations glanées en quelques années par le conquérant romain : c'est un paramètre dont on ne tient pas assez compte quand on porte un jugement sur les erreurs et les stéréotypes de la géographie hellénistique tardive, de Polybe à Strabon³².

³² Nous reviendrons sur ces questions dans la deuxième partie de ce livre.